FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 953

AVRIL 2025

BALLON D'OR
Elkjær Larsen, Bison d'Europe

ENTRETIEN
"LE BRÉSIL M'A SERVI DE DÉTOX"
Memphis Depay

+

ENQUÊTE
Violences, la gangrène du foot d'en bas

AU TABLEAU !
Ligue des champions 94, la leçon de Capello à Cruyff

REPORTAGE
Loughgall, 282 habitants et en D1

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 807 – 12 avril 2025 – Ne peut être vendu séparément. Boris Letterie

Électrique ou classique ?

Gardez cette réflexion pour votre promenade du dimanche.

Nouvelle technologie Volkswagen eHybrid.

Profitez des avantages d'une conduite 100 % électrique avec une autonomie jusqu'à **143 km**, tout en bénéficiant d'une tranquillité d'esprit grâce à une autonomie cumulée allant jusqu'à **943 km**.*
Vous avez enfin une bonne raison de ne pas choisir.

À découvrir sur la Nouvelle Golf eHybrid.

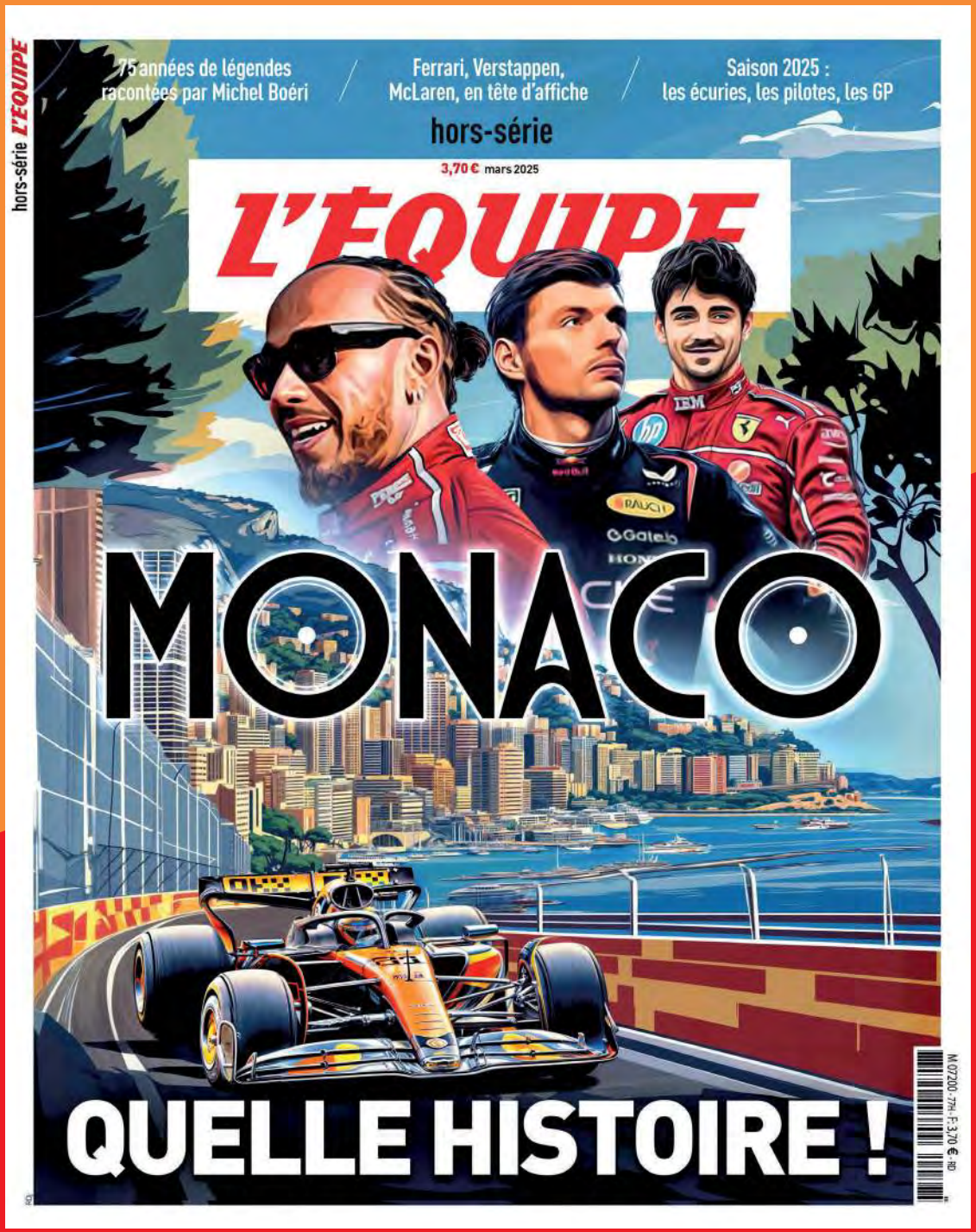
* Distance totale maximum en combinaison essence/électrique pour une Nouvelle Golf eHybrid dont 143 km en 100 % électrique, données WLTP. L'autonomie réelle en mode tout électrique dépend de nombreux paramètres dont l'équipement, le style de conduite et la vitesse. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Cycles mixtes de la gamme Nouvelle Golf 1.5 eHybrid (l/100 km) WLTP : 0,3-0,4. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 6-8. Valeurs au 15/02/2024, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.

Pour les trajets courts, privilégiez la marche ou le vélo #SeDéplacerMoinsPolluer

HORS-SÉRIE



En vente chez votre marchand de journaux à 3,70€

également disponible sur le site et l'application L'Équipe

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social : 40-42, quai du Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Matthias Gurtler

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Luc Herincx
Francis Magois
Thomas Simon
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, SIEP
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Manuel Cortina/SOPA Images/SUSA/Icon Sport

TRISTES TROPIQUES

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Lire du Memphis Depay raconter le Brésil donne envie, alors que voir jouer le Brésil, balayé fin mars par l'Argentine (1-4), fait de la peine. Depuis Pelé et ses artistes, il y a bien eu des générations de perdants, notamment celles des Zico et Socrates, mais au moins étaient-ils souvent magnifiques. D'autres équipes brésiliennes ont moins bien joué, comme en 1994, mais elles gagnaient. Toutes avaient une chose en commun : elles inspiraient le respect, provoquaient l'admiration et la peur, tel un Ronaldo lancé pleine balle. Et toutes étaient la promesse d'une différence qui les rendait uniques. Les adversaires et les spectateurs en étaient à la fois décontenancés et émerveillés. Vasco da Gama, Flamengo, Corinthians… Enfant, la seule évocation de ces noms de clubs qu'on ne voyait jamais jouer suffisait à nous emmener très loin en voyage, tels ces navigateurs d'il y a quelques siècles abordant les rives de ces nouveaux horizons.

Battre le Brésil était un événement rare, incertain, que certaines équipes de France, de Guadalajara à Francfort en passant par Saint-Denis, ont largement désacralisé. Avant que l'Allemagne finisse de tuer le mythe dans sa propre maison en 2014 avec cette humiliation irréelle infligée en demi-finales de Coupe du monde (7-1). Depuis ce jour-là, c'est comme si les Brésiliens n'étaient plus les mêmes, perdant plus qu'un match, mais aussi la confiance et une aura. Notre regard a changé et celui qu'ils portent sur eux-mêmes aussi, c'est certain. Un jour, tout cela reviendra sûrement, le caractère, une défense et les résultats car, quand votre attaque se compose de Vinicius Jr., Rodrygo et Raphinha, difficile d'accréditer la thèse d'un assèchement des talents au pays du foot. En attendant, si le Brésil ne gagne pas sa sixième Coupe du monde en 2026, et on va dire qu'actuellement les voyants ne sont pas auriverde, le pays connaîtra sa plus longue période de disette entre deux titres. C'est la réalité derrière la carte postale que nous envoie Depay.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

8 Instantané
Italie, extinction des feux

10 Mon héros
Claude Boli, la tête

À L'AFFICHE

12 Entretien
Memphis Depay : "Tout est très sérieux en Europe, ici je m'amuse"

22 Data zone
Les 4 000 coups de Manchester United

24 Enquête
Quand le foot d'en bas devient fou

32 Reportage
Loughgall, bienvenue chez les p'tits !

40 Portrait
Le monde de Memo Ochoa

46 Au tableau !
Fabio Capello : "Je n'ai pas aimé les propos de Cruyff"

TEMPS ADDITIONNEL

54 Ville de foot
Varsovie, le Legia d'honneur

60 Tendances
Compils, la face cachée

BALLON D'OR

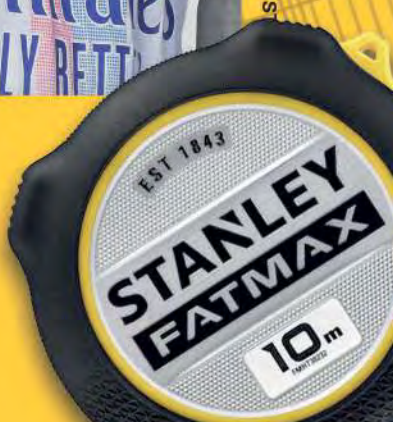
62 Sur les traces de...
Preben Elkjær Larsen, le Bison d'Europe

69 Paroles de jurée
Sylvie Meya Muabi : "J'espère une paix durable grâce au dialogue"

70 Hommage
Vincent Machenaud parmi les étoiles

Boris Letterie - Laura Acquaviva - Sébastien Leban/L'Équipe - Étienne Garnier/L'Équipe - L'Équipe

L'ALLIÉ SUR VOS CHANTIERS
ET SUR LE TERRAIN



STANLEY.

PARTENAIRE OFFICIEL

OLYMPIQUE LYONNAIS OL

MASCULIN

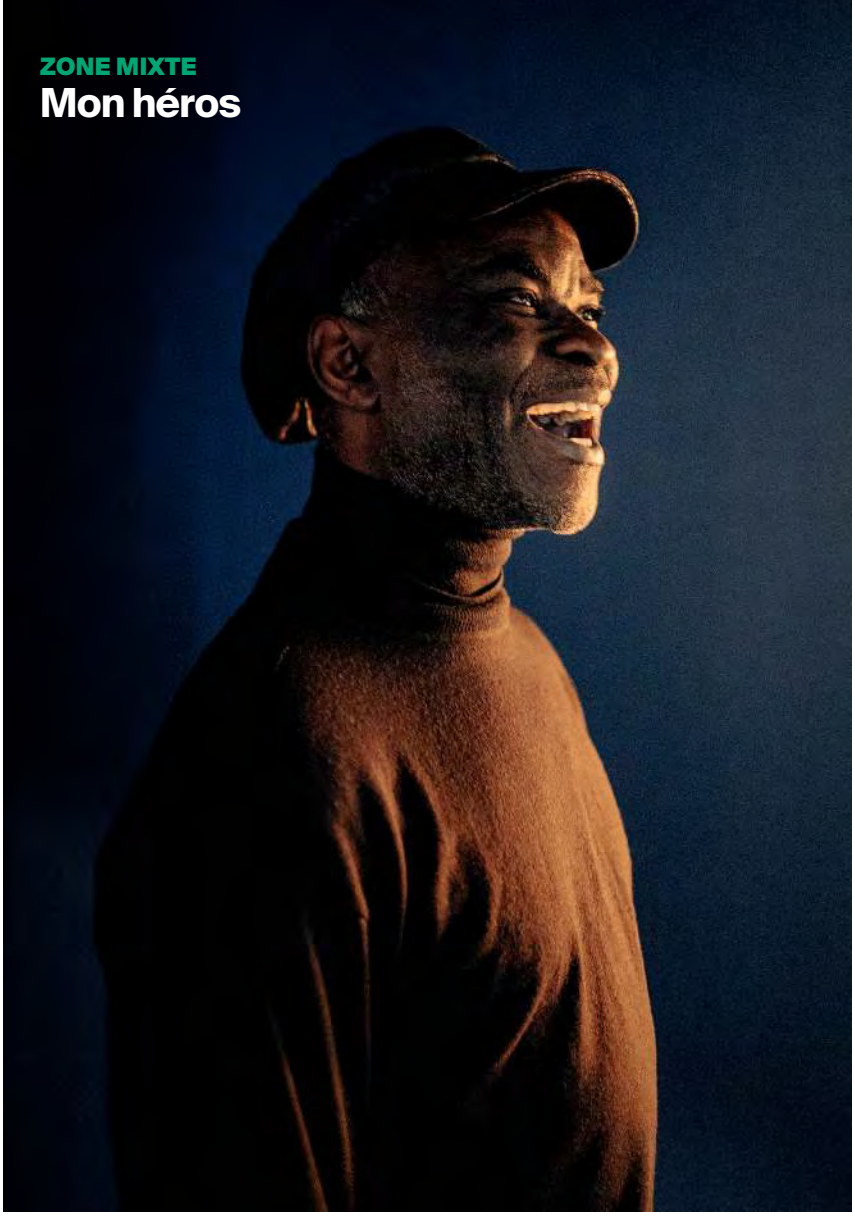
STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY / STANLEY /

EXTINCTION DES FEUX

Même si San Siro s'embrase avant le quart de finale aller de Ligue des nations entre l'Italie et l'Allemagne (1-2, 20 mars ; 3-3 au retour), c'est insuffisant pour pousser la Nazionale dans le dernier carré de la compétition. Début juin, la Nationalmannschaft défiera le Portugal, tandis que la France se farcira l'Espagne, championne d'Europe.

Luca Rossini/E-Mage/Alamy Stock Photo

ITALIA VS GERMANIA



CLAUDE BOLI, LA TÊTE

Le petit frère de Basile et Roger s'est fait un nom dans la sociologie. Ce compagnon d'Éric Cantona à Auxerre puis Manchester est responsable scientifique du Musée national du sport, à Nice. **Par Martin Kadem. Photos Claire Gaby/L'Équipe**

Parfois, on aimerait être une petite souris, ne serait-ce que pour connaître les dessous d'un moment iconique. Outre-Manche, Claude Boli, 57 ans, a vécu cette expérience. Le 25 janvier 1995, à Londres, lors d'un Crystal Palace-Manchester United (1-1), "the King" Cantona, après son expulsion, assène ce fameux high-kick à un supporter adverse provocateur. Un scandale mondial. De retour le soir même en ville, le numéro 7 mancunien ne compte pas faire l'impasse sur son rituel avec son pote Claude : la bière d'après-match. "Une personne sensée ne sortirait pas boire un coup après ça, se marre Boli. Ensuite, on est allé au *Fantasy Bar,* que tout le monde me conseillait à la fac. On entre dans le bar, c'est sombre. Tout d'un coup, une femme arrive pour faire un strip-tease. Avec Canto, on se regarde et on comprend où on s'est embarqué. « Claudio, tu viens souvent ici ?! » Fou rire. Vous imaginez aujourd'hui ? Tout le monde dirait qu'Éric est un tordu d'aller là-bas après un tel événement. C'était l'innocence !"

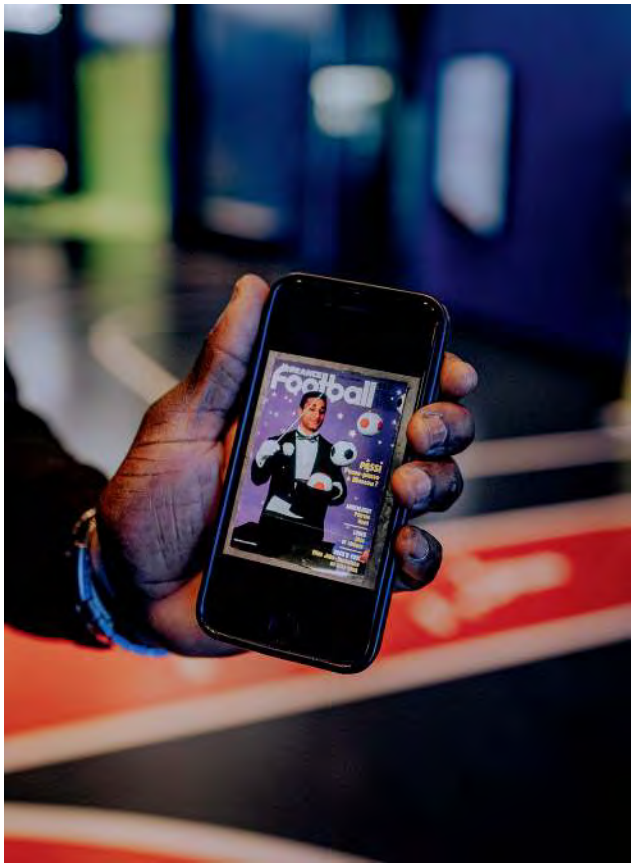
Venu voir ses grands frères, Claude Boli a 15 ans lorsqu'il rencontre le Marseillais sur un banc du centre de formation de l'AJ Auxerre. "On s'est vite rendu compte qu'on avait des passions communes : l'art, la musique, la littérature..." se souvient-il. Guy Roux les laisse emménager ensemble, à condition que Claude, qui a préféré les études au sport de haut niveau, ne soit pas une mauvaise influence. L'érudit assiste déjà en témoin privilégié aux fantaisies managériales de Guy Roux, comme lorsqu'il relevait les compteurs kilométriques de ses joueurs pour fliquer tout mouvement nocturne.

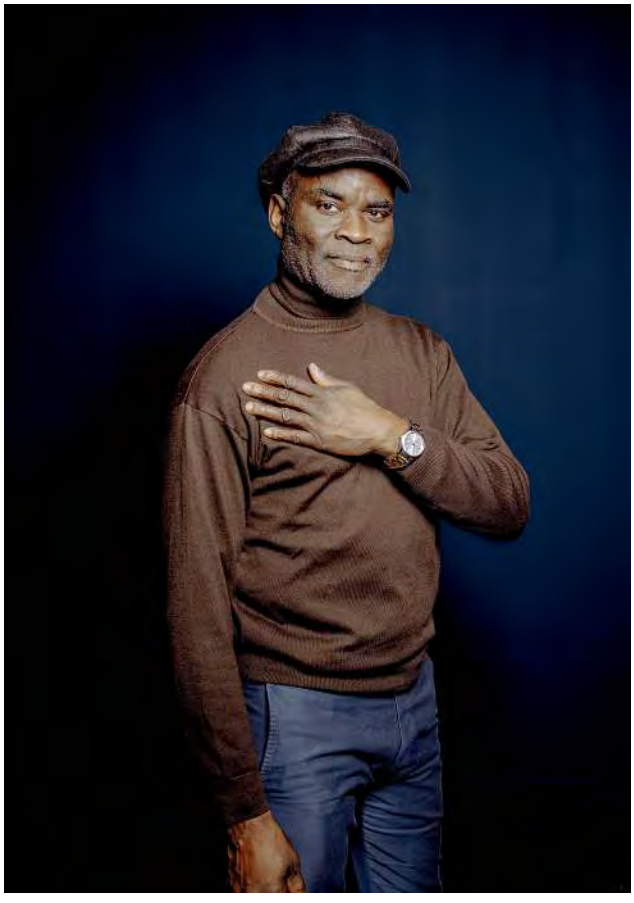
Plus anglais qu'ivoirien

Dix ans plus tard, les deux compères se retrouvent par hasard à Manchester. Plus tôt, en fac de sociologie, le natif d'Abidjan s'éprend du pays du rock, notamment de son nord, où il vivra douze ans. "Je me suis passionné pour la révolution industrielle, raconte le quinqua. Comme Manchester en est le laboratoire, j'y suis allé pour comprendre ce phénomène mental, corporel et culturel." Ses années aux côtés de l'idole de la ville (1992-1997) donnent naissance au livre *Le Roi et moi.* Loin de toute starification, Claude déroule leur histoire commune. "On aimait les choses normales. On s'asseyait sur un banc, on refaisait le monde. Cela étonnait les gens, se remémore le Mancunien d'adoption, fringué à la Peaky Blinders. Quand on me demande d'où je viens, je dis que je suis de Manchester. Je me sens plus anglais qu'ivoirien", assume "Claudio".

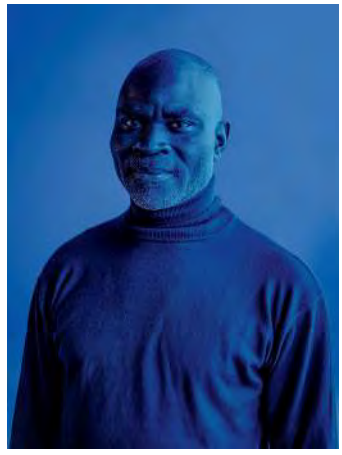
Responsable scientifique du Musée du sport à Nice, le frère de "Basilou" est tantôt écrivain, tantôt commissaire d'exposition (il l'a été pour les JO de Paris au musée départemental de la Seine-et-Marne), tantôt conférencier. "À travers le sport, on a des clés pour comprendre l'évolution des sociétés, développe l'historien. Une de mes fonctions au musée est de faire comprendre que c'est un espace avant-gardiste autant qu'un espace de recul sur la société. Suzanne Lenglen a été la première à porter la jupe au tennis quand le corps de la femme devait être caché et non-sportif."

Cette passion savante le pousse à coécrire des bouquins comme *Le sport en France à l'épreuve du racisme* (2015) ou *Allez la France ! Football et immigration* (2010). Et quand des supporters de l'OM le remercient pour le coup de tête de Basile en finale de la C1 1993, l'intéressé élude gentiment : "Je n'y suis pour rien !" Mais lui aussi s'est servi de sa caboche pour écrire son histoire.





Claude Boli aime changer de casquette. Ce docteur en histoire contemporaine de l'université De Montfort à Leicester (en Angleterre) et en sociologie de l'université de Nantes écrit des livres sur les relations entre le sport et la société, mais pas que… Responsable scientifique du Musée national du sport de Nice, il a déjà été commissaire d'exposition lors des derniers Jeux Olympiques de Paris, conférencier et il est ami intime d'un certain Éric Cantona.



MEMPHIS DEPAY

"TOUT EST TRÈS SÉRIEUX EN EUROPE, ICI JE M'AMUSE"

Arrivé au Brésil en septembre, l'international néerlandais vit sa meilleure vie. Pour *France Football,* l'attaquant du Corinthians nous raconte les dessous d'une aventure qu'il juge très forte.

Par
Olivier Bossard

Photos
Boris Letterie

"Être soi-même sur le terrain et en dehors, ne pas penser à la façon dont on vous juge", tel est Memphis Depay.

Memphis Depay
31 ans. Né le 13 février 1994 à Moordrecht (Pays-Bas). 1,78 m, 78 kg. Attaquant. International néerlandais (100 sélections, 47 buts).

Parcours
PSV Eindhoven (2006-2015), Manchester United (2015-janvier 2017), Lyon (janvier 2017-2021), FC Barcelone (2021-janvier 2023), Atlético de Madrid (janvier 2023-2024), Corinthians (depuis septembre 2024).

Palmarès
Ligue Europa 2017 ; Championnat des Pays-Bas 2015 ; Championnat d'Espagne 2023 ; Championnat de São Paulo 2025 ; Supercoupe des Pays-Bas 2012 ; Supercoupe d'Espagne 2023 ; Coupe des Pays-Bas 2012 ; Coupe d'Angleterre 2016.

"Le 12 septembre 2024, quelques heures après votre arrivée au Brésil, vous avez mis ce message sur les réseaux sociaux : « Ma première journée au Brésil m'a confirmé que Dieu voulait que je sois ici pour de nombreuses raisons. » Racontez-nous cette journée…
Il s'est passé tellement de choses… J'ai atterri pendant la nuit, genre à 5 heures, et il y avait une centaine de supporters qui m'attendaient à l'aéroport. Personne ne savait où j'allais arriver, parce que j'étais en jet privé, mais j'ai appris que d'autres fans patientaient dans d'autres aéroports. Je suis ensuite parti en ville pour me préparer, avant qu'on me fasse monter dans un hélicoptère pour aller jusqu'à l'ancien stade, où le président du club *(Augusto Melo)* m'attendait. Là-bas, j'ai visité le musée du Corinthians, j'ai rencontré des fans de la Gaviões da Fiel, la plus grande organisation de supporters *(140 000 membres).* Ils m'ont raconté plein de choses sur le club, son maillot, son histoire. Le soir, je suis allé au stade pour être présenté devant des tribunes pleines, dans une ambiance incroyable. Cet accueil, la chaleur des gens, cette énergie incroyable ressentie tout au long de la journée, ont fait de ce moment quelque chose d'inoubliable.

"Neymar était très enthousiaste à l'idée que je vienne ici. Vinicius Jr. m'a envoyé des textos"

Quel était votre rapport au Brésil avant votre arrivée ?
J'ai toujours été un très grand fan de Ronaldinho. Je le regardais beaucoup jouer, je le prenais à chaque fois sur *FIFA (jeu vidéo, aujourd'hui EA Sports FC).* J'ai toujours adoré Neymar aussi, qui est devenu un ami. Il fait juste des choses incroyables. Il y a aussi Ronaldo « Fenômeno ». Une légende. Ces trois-là ont tellement fait pour le football.

Vous êtes-vous tout de suite senti à l'aise dans ce pays ?
Oui, tout de suite. J'ai joué avec beaucoup de Brésiliens durant ma carrière, à Lyon notamment *(2017-2021).* J'ai des amis dans le milieu, comme Neymar, d'autres qui ne sont pas forcément connus. Les Brésiliens sont des gens très chaleureux, très accueillants. J'avais besoin de ça, à ce moment-là de ma carrière. Cette arrivée au Brésil m'a servi de détox. J'avais besoin d'un nouveau départ après avoir été blessé pendant un long moment en Europe.

Avez-vous appelé Neymar avant de signer au Corinthians ?
Bien sûr. J'ai parlé avec pas mal d'amis, dont Neymar qui était très enthousiaste à l'idée que je vienne ici. À un moment, la rumeur de mon départ a commencé à fuiter dans la presse et plusieurs joueurs comme Vinicius Jr. m'ont envoyé des textos pour me demander si c'était vrai. Ils n'y croyaient pas. La situation n'était pas très bonne quand je suis arrivé, l'équipe n'était pas bien classée. Mais ils m'ont tous dit à quel point c'était un club important au Brésil et que j'allais m'amuser là-bas.

Comprenez-vous que votre décision de rejoindre le Championnat brésilien ait pu surprendre ?
Le Brésil n'est pas qu'un pays de football. Il est bien plus que ça. C'est un pays avec une histoire passionnante et des gens merveilleux. Et puis, niveau football, je pense que les Européens ne se rendent pas

Alexis Réau/L'Équipe

"En Europe, on a parfois tendance à trop jouer avec la tête. Ça tue le foot"

compte de ce qu'il représente ici. Les Brésiliens vivent pour ce sport. Leur passion est incomparable. Le deal était parfait pour moi. Je sentais que je devais venir dans ce pays.

À 31 ans, n'avez-vous pas peur de vous faire oublier en partant là-bas ?
Avoir peur dans la vie n'est pas une bonne chose. Et on doit respecter tout le monde. Si le foot se focalise sur l'Europe, pourquoi organiser une Coupe du monde ? Si l'Europe pense qu'elle est la meilleure, elle ne doit pas oublier que le Brésil a gagné cinq Coupes du monde. Je voulais vivre cette expérience. Je savais ce dont j'étais capable. Le Championnat est rempli de joueurs talentueux. Le groupe ESPN Pays-Bas a acheté les droits pour les matches du Corinthians. Les autres suivront. Le monde est plus grand que l'Europe.

Quelle a été la chose la plus difficile au niveau de l'adaptation ?
São Paulo est une ville énorme. C'est aussi une ville proche de la forêt, le climat est différent. J'ai dû m'adapter vite. Quand j'arrive, le club se trouve en mauvaise position *(18e)*, on dispose de très peu de temps pour changer ça. Je n'avais pas joué depuis deux mois, je devais vite m'imposer pour éviter que les gens se demandent ce que je faisais là : un vrai challenge, mais j'aime la pression. Ç'a marché. J'espère que ce n'est que le début.

On dit que le Brésil est le pays du football. Vous confirmez ?
La façon dont les Brésiliens vivent le foot est incroyable, oui. Quand ça perd, ça pleure, tout le monde passe une mauvaise journée. Quand ça gagne, tout le monde est heureux. Enfants, parents, grands-parents, ici, tout le monde regarde le foot. Quand tu nais dans une famille, tu nais aussi dans un club. C'est du football à l'état pur. Et c'est magnifique à voir et à vivre.

C'est vraiment ce qui différencie le Brésil de l'Europe ?
Oui, c'est la passion. C'est tellement important pour les joueurs de pouvoir apporter de la passion sur le terrain. En Europe, on a parfois tendance à trop jouer avec la tête. Il y a de plus en plus de règles, il y a des équipes qui jouent parfois de manière défensive, des équipes qui réfléchissent beaucoup. Parfois, ça tue le foot. Ici, on s'amuse et on vit des émotions pures avec du football vrai.

Vous ressentez le poids de l'histoire quand vous enfilez ce maillot du Corinthians ?
Oui, et les gens adorent vous rappeler l'importance de ce club. Si tu ne le sais pas, on va te le faire comprendre. Les fans sont des gens très, très fiers. C'est l'équipe du peuple, c'est ainsi qu'on nous appelle. On a beaucoup de fans dans les favelas, à travers le pays. C'est très fort. •••

Memphis Depay, ici devant le Français Dayot Upamecano lors de l'Euro 2024, est à trois réalisations de devenir le meilleur buteur de l'histoire des Pays-Bas, à égalité avec Robin van Persie.

Spotify
WhaleFin

Au Ghana l'été dernier, Memphis joue au foot dans la rue, à la rencontre des gens. Au Brésil, il s'est rendu à des barbecues dans les favelas.

Vainqueur du Championnat Paulista le 28 mars contre Palmeiras, le Néerlandais souhaite gagner d'autres trophées avec le Corinthians. Pour laisser une trace de son passage au Brésil.

Memphis Depay s'est vite mis dans la poche les supporters du Corinthians.

Leonardo Lima/AGIF/Sipa USA/Icon Sport

••• Avez-vous déjà vécu des moments particuliers avec les fans ?
J'ai vu des vidéos d'un supporter qui s'est fait tatouer mon geste contre Palmeiras *(en finale retour du Championnat Paulista, l'attaquant était monté sur le ballon, geste qui sera désormais sanctionné d'un carton jaune).* C'est fou. Je suis surpris tous les jours avec eux. C'est dingue tout ce que j'ai vécu ici en six mois. J'ai déjà une connexion très forte avec les supporters. Et même en dehors du football.

C'est-à-dire ?
Je suis allé dans des favelas avec des amis pour partager des barbecues, pour me faire coiffer, pour rencontrer des gens, pour échanger, comme un être normal. Je suis toujours comme ça. Quand je vais en Afrique, je fais pareil, je vais à la rencontre des gens. Ceux qui me connaissent savent que je fonctionne de cette manière. Je ne me force pas. Et je ne fais pas ça parce qu'ils sont fans du Corinthians. Je vois ici des gens dans la difficulté, qui n'ont pas accès à beaucoup de choses, qui vivent dans des conditions compliquées. Si je peux aider, si je peux leur apporter ne serait-ce qu'un sourire, je le fais.

Vous parlez portugais ?
J'apprends, oui. Je le comprends de plus en plus et je peux le parler un peu.

"J'ai souvent dû forcer ma nature pour être accepté. Ici, je n'ai pas à faire ça"

Le Brésil est-il un pays qui vous ressemble ?
Tu peux être qui tu es dans ce pays. Tu ne seras jamais jugé. Tu peux sortir avec des cheveux jaunes, roses et ça ne pose aucun problème. Il y a tellement de cultures, tellement de couleurs. Les gens ont une vraie joie de vivre, sont accueillants, sont toujours dans le partage. Ici, chacun peut être lui-même et c'est l'une des valeurs les plus importantes pour moi. J'ai souvent dû forcer ma nature pour être accepté. Ici, je n'ai pas à faire ça. Je me sens connecté à ce pays, connecté à ces gens.

On vous a vu jouer au football dans la rue au Ghana l'été dernier. Vous avez essayé au Brésil ?
Pas encore. On joue tous les trois jours. Mais j'ai un ami qui m'a invité à venir disputer des petits matches pour s'amuser. Je le ferai, mais, pour l'instant, je ne peux pas.

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris au niveau du football ?
Il y a beaucoup de joueurs très forts, très rapides. On joue sous des températures très élevées. Tactiquement, ils peuvent s'améliorer, c'est la seule chose. Mais, sinon, c'est très physique. Durant quatre-vingt-dix minutes, vous avez des espaces et ça ne s'arrête jamais. C'est du foot pur. Ça va d'un côté à l'autre. Parfois, ça ralentit, puis ça réaccélère, c'est compliqué et même difficile à définir. C'est complètement différent de ce qu'on voit en Europe.

Ce n'est pas que du foot technique fait de dribbles, comme on se l'imagine ?
Début avril, j'ai perdu 4,1 kilos en un match. C'était fou. Ça ne m'était jamais arrivé, c'était même, peut-être, un peu trop. Vous devez être fort physiquement. Tactiquement, l'Europe est plus forte, mais, techniquement et au niveau physique, c'est du très haut niveau. Ce Championnat peut entrer dans le top 5.

Avez-vous l'impression d'apprendre des nouvelles choses avec ce foot ?
Il m'apprend à gagner des matches d'une manière particulière, pas toujours très belle. Ils sont parfois durs sur l'homme. À chaque fois qu'on a joué une équipe sud-américaine avec les Pays-Bas, on a dû lutter. Ils ont quelque chose en plus avec leur esprit de combattant… Il faut être prêt dans la tête, dans le corps. Je me sens •••

L'attaquant a atteint son rêve : "Je fais ce que j'ai toujours eu envie de faire." Quels que soient le pays ou le continent.

••• déjà plus fort physiquement. Je n'ai pas été blessé une seule fois depuis que je suis ici. Ça faisait longtemps.

80 000 spectateurs dans un stade brésilien, est-ce que ça fait le même effet qu'en Europe ?
Le bruit n'est pas du tout le même. Les supporters crient fort, chantent beaucoup et sautent en même temps. Et c'est tout le monde. Les enfants, le président et même les invités dans les loges. On m'en avait parlé, mais je ne pouvais pas comprendre. Il faut le voir, le vivre pour le croire.

Avez-vous reçu des questions sur votre aventure de la part de joueurs européens ? Sentez-vous que votre expérience donne envie à d'autres d'y aller ?
Oui. On me demande comment est le club, le pays. C'est un grand pays, où il y a de l'argent. Neymar est revenu *(en janvier, à Santos),* Dimitri Payet est là *(depuis 2023 à Vasco),* d'autres vont venir. Mais je suis aussi conscient que l'Europe reste forte.

Ne vous manque-t-elle pas, l'Europe ?
J'ai adoré mes moments en Europe. Jouer pour Barcelone, Lyon, Manchester United, l'Atlético de Madrid, ce sont des souvenirs magnifiques et il n'est pas exclu que je revienne y jouer. Mais, pour l'heure, je commence un nouveau voyage. En Europe, on vous enseigne la tactique dès votre plus jeune âge. On vous apprend la passe, le tir, la défense, le 4-3-3, le 4-4-2… Au Brésil, on vous donne une balle et vous jouez. La tactique est importante et si je peux apporter quelques connaissances tactiques, tant mieux. Mais ce côté pur du foot brésilien est puissant.

Et la France, elle vous manque ?
J'y reviens tous les ans. Je vais presque tous les étés dans le Sud. J'adore Paris, j'y ai beaucoup d'amis. La France, c'est une belle partie de ma carrière, de supers souvenirs. Je me sens très connecté au pays.

Depuis mars, vous comptez 100 capes *(top 10 à 34 matches du recordman Wesley Sneijder).* Ça fait quel effet ?
Une carrière internationale est spéciale. Jouer cent fois pour son pays est incroyable. Quand vous débutez, c'est une chose à laquelle vous ne pensez pas, mais je suis très fier de ça. J'ai travaillé dur pour ce moment. J'espère qu'il y en aura d'autres.

Vous prouvez qu'on peut partir très loin et être toujours appelé en sélection…
Mon travail est important pour être toujours là. Ensuite, tout dépend de l'état d'esprit de ton sélectionneur et de ses objectifs. En France, la question s'est posée avec N'Golo Kanté. Parce qu'il joue en Arabie saoudite, on doit se passer de lui ? Non *(après deux ans d'absence, le milieu d'Al-Ittihad avait été rappelé pour l'Euro 2024).* Parce qu'il reste l'un des meilleurs milieux du monde et qu'il a un vécu très important dans cette équipe.

Vous êtes également à trois réalisations de Robin van Persie *(47 contre 50)* pour devenir le meilleur buteur de l'histoire des Pays-Bas. Vous réalisez ?
Petit, quand les gens me demandaient quelle était mon équipe préférée, je répondais toujours : « Les Pays-Bas ! » Je ne citais jamais un club. Cette équipe a toujours procuré quelque chose de particulier, de très spécial en moi. Si j'atteins ce record, ce sera un moment très fort.

Quels sont vos derniers rêves ?
Gagner la Coupe du monde. On en a été très proches en 2014 au Brésil *(élimination contre l'Argentine en demies, 0-0, 2-4 aux t.a.b.).* Rien n'est impossible, on a une super équipe. Mais je peux aussi dire que j'ai déjà atteint mon rêve. Je fais ce que j'ai toujours eu envie de faire. J'aimerais continuer d'inspirer la nouvelle génération. Leur montrer qu'il est important d'être soi-même sur le terrain et en dehors. D'être confiant, de ne pas penser à la façon dont on vous juge, d'avoir son propre caractère. On entre dans une nouvelle ère, avec des joueurs qui ont cet état d'esprit, et je pense avoir, à ma manière, un peu participé à ça.

Heureux, alors ?
Très. En six mois, j'ai déjà gagné un titre *(le Championnat Paulista).* J'en espère d'autres pour laisser une trace. Mais je suis bien, je m'amuse. Tout est très sérieux en Europe, ici, on arrive à combiner beaucoup de choses, et à s'amuser. Ma décision a été la bonne. Je suis heureux, oui." ⬢ O. B.

Making of

Lieu
Lui dans son salon, à São Paulo, nous, à Paris, en visio. C'était le deal.

Durée
Une quarantaine de minutes.

Langue utilisée
L'anglais.

Autre personne présente
Gianluca, son homme de confiance et ami d'enfance.

La négo
Plutôt facile. L'interview a été négociée en quelques jours, après le refus, au dernier moment, du PSG de laisser parler Ousmane Dembélé qui avait donné son accord à *France Football.*

La note qu'il se donne
9,5/10. "Mes réponses étaient longues, passionnées et détaillées."

La note qu'on lui donne
8/10. Très ouvert, souriant, sympa.

Les trois interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Vinicius, Frenkie De Jong et David Alaba."

LONGÉVITÉ

LES 4 000 COUPS D'UNITED

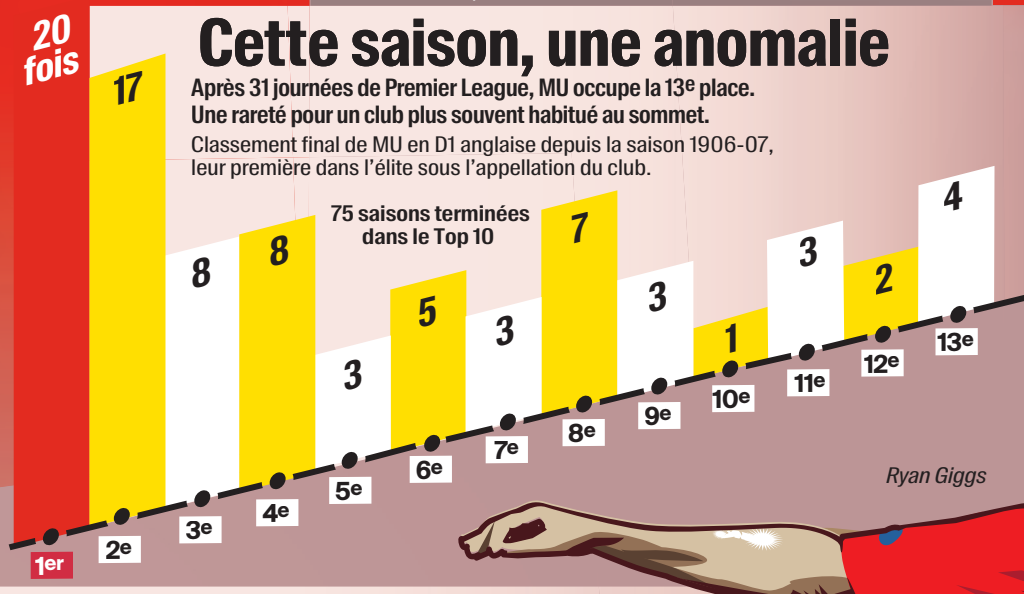
Manchester United, 98 saisons dans l'élite, disputera, ce week-end à Newcastle, son 4 000e match de Première Division du Championnat d'Angleterre. Loin de ses heures de gloire, le club légendaire traverse des temps plus troublés.

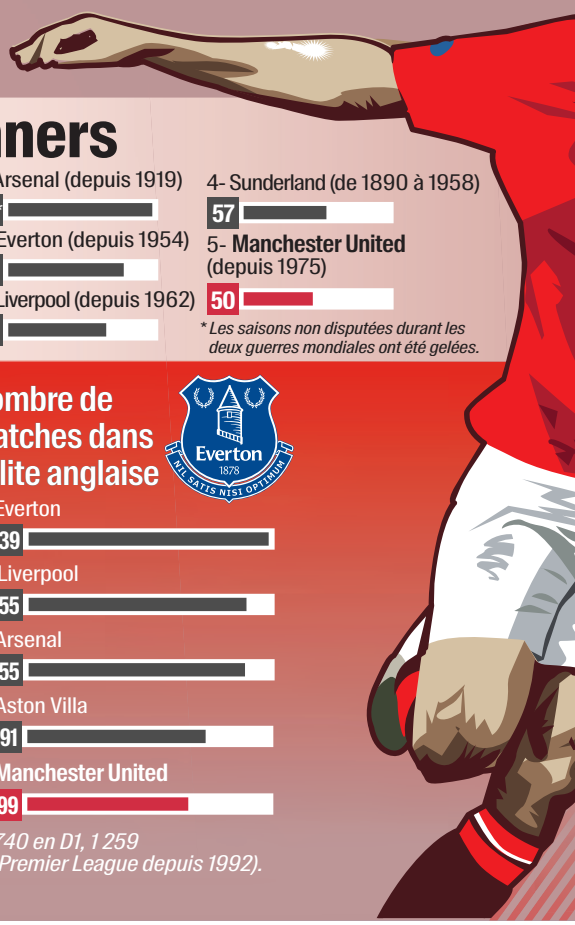
Par Francis Magois (avec Opta).
Infographie Philippe Escoffier.

Cette saison, une anomalie

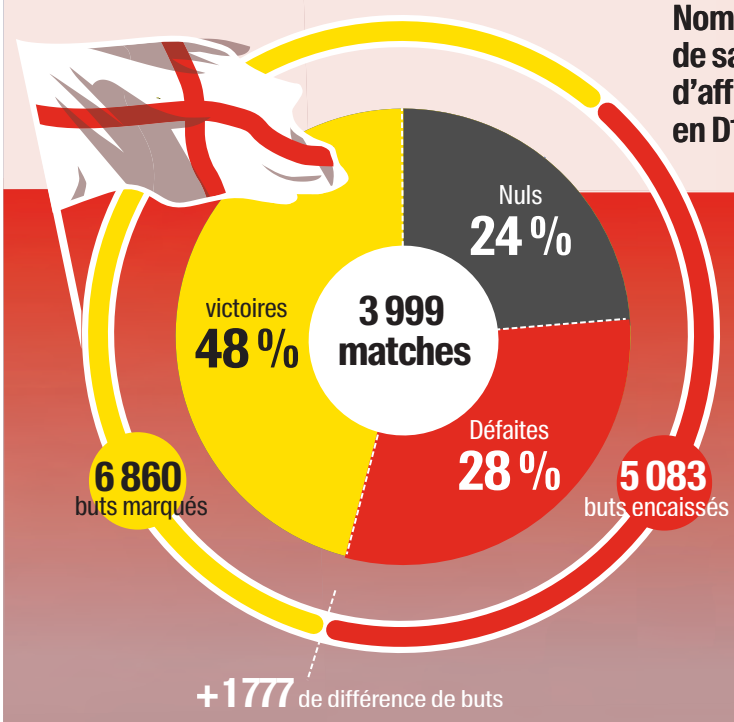
Après 31 journées de Premier League, MU occupe la 13e place. Une rareté pour un club plus souvent habitué au sommet.

Classement final de MU en D1 anglaise depuis la saison 1906-07, leur première dans l'élite sous l'appellation du club.





Encore loin d'Everton et des Gunners



Nombre de saisons d'affilée en D1

1- Arsenal (depuis 1919) 99*
2- Everton (depuis 1954) 71
3- Liverpool (depuis 1962) 63
4- Sunderland (de 1890 à 1958) 57
5- Manchester United (depuis 1975) 50

** Les saisons non disputées durant les deux guerres mondiales ont été gelées.*

Nombre de matches dans l'élite anglaise

1- Everton 4 739
2- Liverpool 4 355
Arsenal 4 355
4- Aston Villa 4 291
5- Manchester United 3 999

(2 740 en D1, 1 259 en Premier League depuis 1992).

Aujourd'hui, Manchester de désolation

Manchester United connaît sa pire saison depuis le lancement de la Premier League, en 1992-93, en termes de points (38), de victoires (10), de buts marqués (37), de différence de buts (-4), de défaites (13) après 31 journées.

Amorim n'a pas inversé la tendance

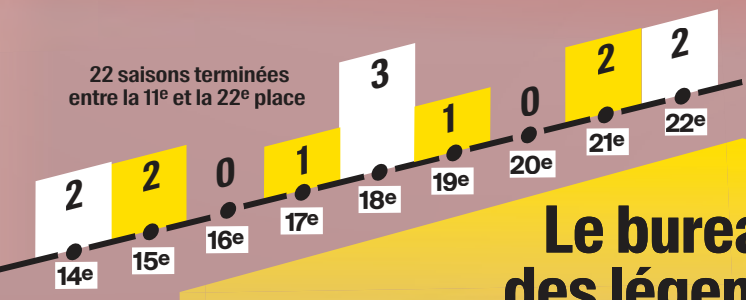
Ten Hag
9 matches
33 % de victoires
Pts/ match 1,22

Amorim (depuis novembre 2024)
20 matches
30 % de victoires
Pts/ match 1,15

Van Nistelrooy a effectué un intérim de deux matches sur le banc (1 victoire, 1 nul).

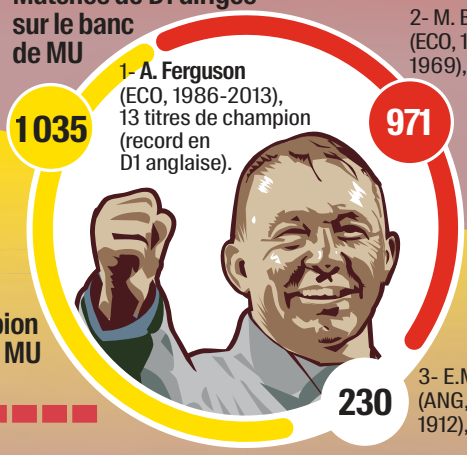
10

Comme le nombre d'entraîneurs qui se sont succédé sur le banc de Manchester United depuis le départ d'Alex Ferguson, en juin 2013, ce qui représente une longévité moyenne d'un an et deux mois.



Le bureau des légendes

Matches de D1 dirigés sur le banc de MU



1- **A. Ferguson** (ECO, 1986-2013), 13 titres de champion (record en D1 anglaise).

2- M. Busby (ECO, 1945-1969), 5 titres.

3- E.Mangnall (ANG, 1906-1912), 2 titres.

Matches joués en D1 sous le maillot de United

672 R. Giggs (GAL, 1991-2014)

606 B. Charlton (ANG, 1956-1973

566 B. Foulkes (ANG, 1952-1970)

Titres de champion remportés avec MU

1- R. Giggs — 13

2- P. Scholes — 11
ANG, 1994-2013

3- G. Neville — 9 *
ANG, 1992-2011

** Selon la règle anglaise, il faut avoir disputé au moins dix matches pour être considéré comme champion. Neville a participé à 1 match en 1994 et 3 en 2011.*

Top 5 joueurs français les plus capés en D1 avec MU

matches en Premier League

1- **P. Évra** (janv. 2006-2014) — 273
2- M. Silvestre (1999-août 2008) — 249
3- A. Martial (août 2015-2024) — 209
4- P. Pogba (oct. 2009-2022) — 157
5- É. Cantona (nov. 1992-1997) — 143

Éric Cantona

Top 3 des buteurs en D1 avec MU

1-B. Charlton — 199
ANG, 1956-1973

2-W. Rooney — 183
ANG, 2004-2017

3-J. Rowley — 182
ANG, 1937-1955

Quatre Ballons d'Or

Denis Law (ECO, 1964), Bobby Charlton (ANG, 1966), George Best (ILN, 1968) et Cristiano Ronaldo (POR, 2008).

Bobby Charlton

QUAND LE FOOT D'EN BAS DEVIENT FOU

Les graves incidents survenus le 9 février à Dammarie-les-Lys ne sont aucunement un cas isolé. Dans le foot amateur, toutes les régions de France sont désormais touchées par des violences de plus en plus préoccupantes.

Par
Dave Appadoo et Nabil Djellit, avec Marius Caillaud

Illustrations
Laura Acquaviva

C'est une petite route dans un paysage arboré, qui traverse un passage à niveau champêtre pour mener en bord de fleuve. Là, un club de kayak voisine avec le Stade du Bord de Seine lui-même accolé à un étang qui confère au lieu un charme bucolique. Difficile de croire qu'à cet endroit, le 9 février dernier, le club de football de Dammarie-les-Lys en Seine-et-Marne a vécu un déchaînement de violence inouï qui a fait le tour de la presse nationale. Seules les barrières provisoirement installées pour protéger désormais l'accès au terrain rappellent en apparence les événements quasi barbares qui ont frappé cette rencontre U20 a priori anodine entre le club local et celui de Meaux. Car les traces les plus profondes sont à chercher dans la tête des témoins de l'horreur qui a failli coûter la vie à un gamin, victime d'un coup de couteau.

"Clairement, il y a un traumatisme", nous explique d'emblée le président du club Karim Idir, avant de nous raconter la genèse de cette rixe. "L'an dernier, il y a eu un tournoi de five organisé par un influenceur à Meaux où cela s'est mal passé pour des mômes de Dammarie, et on n'a pas eu d'information sur cet épisode. Donc, personne n'a identifié le match chez nous comme sensible. Pendant cette fameuse rencontre, un gamin dans le public repère quelques joueurs de Meaux présents lors de l'embrouille de juillet dernier, file chercher des renforts et c'est là que l'attaque se déclenche. Le gardien de Meaux fonce prendre un couteau dans son sac, plante un mec de Dammarie et se sauve par le portillon qui donne sur la Seine où il saute en compagnie d'un de ses coéquipiers pris de panique alors qu'il ne sait pas nager et manque de se noyer. On a frôlé le drame là aussi. Pendant quinze ou vingt minutes, on a dû gérer seuls le coup de couteau, la noyade, la panique générale."

Si le maire LR, Gilles Battail, confirme l'onde de choc dans la population de Dammarie-les-Lys, il indique ne pas être totalement surpris. "La chose choquante, c'est vraiment le coup de couteau, c'est terrible. Mais pour le reste, il y avait déjà eu de très sérieux incidents par le passé. Ce n'est pas pour rien que l'on a travaillé sur une charte visant à améliorer la situation, en ayant une exigence sur les comportements, avec l'idée de faire passer l'humain avant le sportif." Et le premier édile de conclure : "Régulièrement, les faits de violences semblent exogènes au football à proprement parler. Pourtant, ils se produisent à l'occasion de matches de foot, ce n'est pas non plus un hasard." En creux, le constat pose deux questions : pourquoi diable le football amateur génère-t-il autant de violences et a-t-on atteint la cote d'alerte ?

L'anonymat par peur de représailles

Sur ce dernier point, la situation semble quelque peu paradoxale : jamais les faits de violences dans le football amateur n'ont semblé aussi présents alors que les chiffres paraissent pourtant assez stables, avec moins de 2 % des rencontres officiellement touchées. Bien évidemment, l'affaire mérite d'être observée à la loupe, comme nous l'indique Marwann Mohammed, chercheur au CNRS et spécialiste des questions de délinquance et d'inégalités sociales. "Je ne suis pas certain qu'on ait un outil suffisamment fiable qui nous permette de comptabiliser les incidents qui se déroulent sur les stades ou dans les gymnases tous les week-ends. J'ai été président d'un club de futsal à Villiers-sur-Marne *(Val-de-Marne)* pendant plus de dix ans et j'ai géré beaucoup de bagarres qui n'ont jamais été répertoriées." Et le sociologue d'y aller de son hypothèse : "Ce qui a fait basculer l'opinion, ce sont les réseaux sociaux qui rendent visible ce qui jusque-là était resté invisible. Ça donne un effet réverbère : on a allumé la lumière et on voit des trucs qui étaient toujours là. En clair, est-ce que la violence explose ? Je n'en suis pas certain, peut-être que oui, peut-être que non. Mais est-ce que la prise de conscience augmente significativement ? Là, oui, sans hésiter."

Un policier du Val-de-Marne, rompu aux interventions sur différents stades amateurs, précise le constat : "Ce qui a vraiment changé, c'est la gravité de cette violence. Avant, ça se réglait par quelques coups de poings, alors que depuis quelques années, on observe de plus en plus de règlements de compte avec des armes blanches ou, en tout cas, avec une plus grande violence." Quitte à parfois faire craindre le pire, comme nous le confie un des joueurs de Montbron, en Charente, agressé avec une sauvagerie à faire frémir par des joueurs de Taponnat lors d'un match de Départemental 4 en octobre dernier. "Je souhaite juste rester dans l'anonymat car les personnes qui m'ont fait subir les violences sont beaucoup dans les représailles. Si mon nom sort dans l'article, c'est ma vie qui peut en dépendre." Et le joueur néo-aquitain de se remémorer : "J'ai eu six semaines d'arrêt et six semaines d'ITT *(incapacité temporaire de travail)*. Sur l'aspect psychologique, ça reste encore aujourd'hui très compliqué pour moi. J'éprouve toujours ce sentiment d'insécurité. J'ai peur partout où je vais, je suis toujours à l'affût, à tout observer, regarder. Je ne suis pas serein." Ou quand un simple match de football du plus bas échelon peut faire basculer l'existence dans le chaos, fût-ce au fin fond de la Charente, comme un rappel qu'aucun territoire n'échappe au phénomène, les chiffres indiquant les mêmes proportions un peu partout en France.

La grève des arbitres

Cible fréquente de cette violence, les arbitres. Que ce soit par le public ou les joueurs eux-mêmes, en témoigne cette affaire du 30 mars avec un jeune officiel de 19 ans qui, après un match de Régionaux 3 en U17 entre Chaville et Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), aurait été, selon son témoignage, séquestré dans son vestiaire par des joueurs de l'ACBB voulant le passer à tabac, juste avant qu'il n'arrive à prendre la fuite. De l'aveu de beaucoup d'interlocuteurs, la situation s'est terriblement dégradée ces dernières années et plusieurs d'entre eux reconnaissent qu'il faut désormais beaucoup de courage pour aller officier sur les terrains de District pour quelque 76 euros. •••

"Durant quinze minutes, on a géré seuls coup de couteau, noyade et panique générale" Karim Idir, président du Dammarie-les-Lys FC

••• En mars, plusieurs mouvements de grève ont eu lieu dans différents départements, ici en Indre-et-Loire, là en Haute-Garonne. Le but : tirer la sonnette d'alarme sur la violence ordinaire et désormais hebdomadaire à l'encontre des arbitres partout dans l'Hexagone. Comme celle subie par Samir Belaïd, 39 ans, victime il y a quelques mois d'une agression dans l'indifférence la plus totale sur un stade parisien du XVIII[e] arrondissement. "Déjà, dès mon premier match en 2023, je m'étais fait insulter et menacer, à tel point que la personne chargée de me superviser ce jour-là m'avait demandé d'interrompre le match. C'était un drôle de baptême. Et puis, en décembre dernier, ça a dérapé lors d'un match de U18 entre Championnet et Pitray Olier. La rencontre démarre, je me prends direct des « Nique ta mère », « Tu vas payer à la fin », « T'as chaud, l'arbitre ». À la fin du match, je suis dans le rond central, je sens que je suis entouré par quatre gars. Il fait nuit, les types commencent à me mettre un coup de pression : « Ben, vas-y maintenant, explique-toi. On est là, tu fais moins le malin, on va te niquer ta mère. » Je commence à sérieusement flipper. Et, d'un seul coup je prends une énorme patate par-derrière. Je réussis à ne pas tomber mais je suis groggy. Et surtout, j'ai l'impression d'être seul."

Les caméras, outil de dissuasion ?

Samir Belaïd regrette amèrement d'avoir été laissé à l'abandon lors de cet épisode. "Les médiateurs de la ville de Paris étaient présents à ce match mais ils se sont tirés sans même intervenir ou venir aux nouvelles. Je suis rentré au vestiaire, suivi d'un de mes agresseurs qui continuait de me menacer sans que personne ne bronche." Aujourd'hui, Samir a décidé de faire des rencontres dans les clubs pour sensibiliser aux questions de la violence faites aux arbitres. "Ce qui m'est arrivé doit servir à alerter, à faire prendre conscience, reprend-il. J'aime trop le foot, et si on laisse la situation se dégrader, il n'y aura plus d'arbitres. Et donc plus aucun match."

C'est dans cette idée que la FFF vient de réagir en décidant d'équiper les officiels de caméras GoPro sur les rencontres sensibles, le dispositif ayant plutôt porté ses fruits dans des secteurs "pilote" comme le Vaucluse ou la Loire. Saïd Ennjimi, ancien arbitre professionnel, aujourd'hui consultant pour La Chaîne L'Équipe, salue ce dispositif qui aura un caractère dissuasif et "pédagogique quand le joueur verra les images de son propre comportement en commission de discipline". Et l'ex-président de la Ligue de Nouvelle-Aquitaine d'analyser plus largement le panorama : "Il est de plus en plus difficile d'avoir des arbitres. La Fédé avance un nombre d'officiels qui se maintient globalement. Sauf qu'en réalité, les plus expérimentés arrêtent, les recrutements se font de plus en plus jeunes car il y a un billet à prendre, mais eux-mêmes arrêtent assez vite. Résultat : des matches arbitrés par des officiels de moins en moins expérimentés et de moins en moins respectés. Les gamins tutoient les arbitres, les envoient balader, contestent toutes les décisions, s'attroupent autour de lui pour un oui ou pour un non. Car c'est aussi ce qu'ils voient chez les pros à la télé. Ils ne se contentent

"Si on laisse la situation se dégrader, il n'y aura plus d'arbitres. Et donc plus aucun match" Samir Belaïd, un arbitre agressé

MÊME CHEZ LES FEMMES

Tout invitait à croire un peu naïvement que le football féminin était plutôt épargné par la violence. Pourtant, l'actualité comporte elle aussi son lot de dérapages, parfois d'une brutalité extrême. Cette multiplication de faits divers inquiète, comme nous le confirme Hakim Djellid, coach de Solitaires Paris Est en Régionaux 2, sauvagement agressé à l'occasion d'un match de ses U18 à Athis-Mons (Essonne) en novembre dernier. "Ça fait seize ans que je suis éducateur, j'ai créé la section féminines chez nous il y a dix ans. Jamais je n'aurais imaginé subir ça." Et cet ancien athlète de nous narrer son cauchemar : "J'ai vu une adversaire mettre une patate à une de mes joueuses. Carton rouge, et là, envahissement du terrain. Moi, je fonce pour regrouper mes joueuses et rester près de celle qui a pris une droite car j'avais peur que ce soit elle qui paie la note. Et là, je me suis fait attaquer par-derrière par les frères de la joueuse expulsée, je tombe inconscient. Je suis resté inanimé cinq minutes. Ma capitaine m'a ranimé car elle fait un stage chez les pompiers. C'est vraiment passé près, d'autant que je souffre d'une maladie cardiaque." Aujourd'hui, Hakim semble avoir perdu toutes ses illusions, notamment au regard de l'attitude du club adverse, peu solidaire selon lui, et de la mansuétude des instances. "Je le dis franchement, j'arrête en fin de saison. On se rend compte ? Je me suis retrouvé à l'hôpital pour du football… Les Ligues doivent aussi prendre la mesure de ce qui se passe. Elles disent que les sanctions vont être exemplaires mais, à l'arrivée, il y a eu seulement match perdu pour Athis-Mons et un point de retrait, alors que j'ai failli mourir sur le terrain. Ils ne mesurent pas la gravité et l'urgence de la situation." ⬢ D. A.

pas de mimer leurs dribbles ou leurs célébrations, ils imitent aussi leurs écarts."

Le "Projet Mbappé", l'investissement financier et les applis de la discorde

Le contexte est d'autant plus compliqué que l'environnement du football amateur est lui-même de plus en plus problématique. Si beaucoup de joueurs éprouvent des difficultés à gérer leur frustration et en arrivent à des comportements de plus en plus brutaux, que dire de ce qui se passe au bord des terrains ? À commencer par les éducateurs chaque fois plus nerveux, comme le constate Mehdi Belmiloud, responsable technique des jeunes de Chambourcy dans les Yvelines. "C'est peut-être lié au BPJEPS *(Brevet Professionnel de la Jeunesse, de l'Éducation Populaire et du Sport)* où l'on voit de plus en plus de gamins d'à peine 17-18 ans y accéder car c'est assez simple. Ce diplôme leur permet de gérer une équipe de foot de petits. Sauf que, souvent, ils n'ont pas la maturité pour cela, ils ont un langage parfois limite, une mauvaise gestion de leurs émotions aux entraînements et surtout en match, ça peut partir en cacahuètes. Surtout qu'ils doivent subir la pression grandissante des parents…" L'autre vrai fléau de la violence au niveau amateur.

On ne compte plus les faits divers extrêmement graves qui impliquent, rien que sur les derniers mois, les familles vis-à-vis d'entraîneurs, du véhicule cramé en pleine nuit (Colomiers, Haute-Garonne) au coach carrément poignardé (Cannes La Bocca, Alpes-Maritimes) sans oublier la multitude de bourre-pifs et autres harcèlements hebdomadaires par messages nocturnes pour sommer le coach d'expliquer ses choix par rapport à son enfant. "Il y a une obsession de la performance chez les parents, c'est le fameux « Projet Mbappé », assène Karim El Moudkhil, coach à La Celle-Saint-Cloud (Yvelines). Chez les tout-petits, le samedi matin, où il n'y a que les matches des U6 aux U10, on entend les parents gueuler et s'énerver, c'est complètement fou. Il n'y a pas de classement, on est vraiment sur du football éducatif et tu as des papas et des mamans qui partent en toupie en traitant l'arbitre de voleur…"

Et l'éducateur du CS Cellois de détailler : "On voit les parents payer des coaches individuels pour leurs petits sur les city stades. Le môme devient un investissement, voire un ticket d'Euromillions responsable de l'avenir financier de toute sa famille. Donc, les parents disjonctent complètement quand ça ne fonctionne pas comme ils le souhaitent. Sans oublier que pas mal de clubs se sont dotés d'une appli qui fait débat." Cet outil prévu au départ pour aider à la logistique (rendez-vous de matches, assiduité…) s'est rapidement transformé en compilation de stats individuelles et même, pour certains clubs, en carnet de notation des enfants par les parents. "Idéal pour mettre le boxon dans un club, reprend un autre éducateur, •••

••• dont le club utilise une des applis en question. On a vu des parents dénigrer un enfant qu'ils estimaient en concurrence avec leur minot, ou demander à leur petit de ne pas faire la passe à un autre pour ne pas se faire doubler au niveau stats. Le truc malsain qui finit forcément par partir en sucette." Karim Idir, de Dammarie-les-Lys, dépeint la toile de fond : "La tension est accrue par la présence de prétendus agents qui viennent « draguer » les parents de tout-petits, et de rabatteurs pour des clubs qui souhaitent récupérer le maximum de jeunes prometteurs car ils savent qu'avec le mécanisme de solidarité de la FIFA, si un joueur devient pro, des pourcentages sur les transferts sont reversés à partir du club de ses 12 ans. Du coup, même autour de mômes, ça devient le Far West."

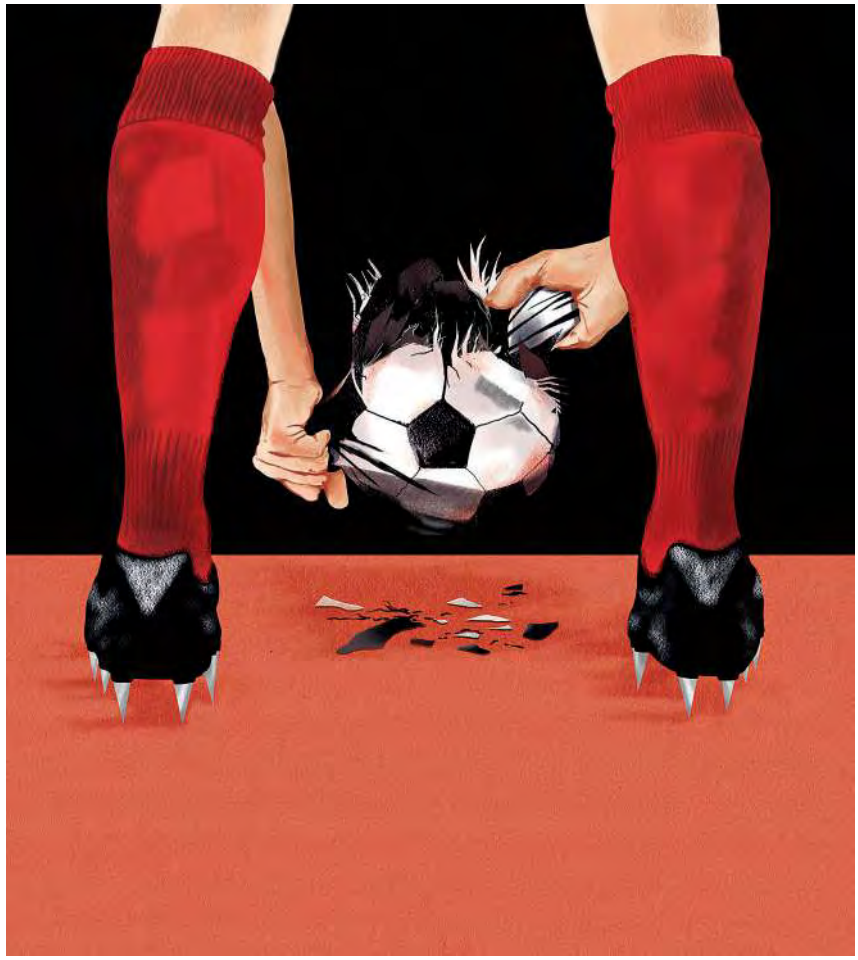
La contre-attaque des pouvoirs publics

Face à cette situation en forme d'état d'urgence, les pouvoirs publics essaient de réagir et de comprendre, comme nous l'explique la préfète de l'Essonne, Frédérique Camilleri, en poste précédemment dans les Bouches-du-Rhône. "On est sur un sentiment d'appartenance, c'est-à-dire des gens se rendant au stade avec l'intention d'en découdre avec des gens qui viennent de l'autre quartier, car il y a un calendrier qui permet de cibler le rendez-vous et de s'organiser. Le foot est plus victime que la cause." Beaucoup estiment que cette propension à avoir des comportements répréhensibles au stade est le signe que le foot est un peu le prolongement de la rue, qu'il appartient à tout le monde bien plus que les autres disciplines dont les lieux de pratique apparaissent comme davantage sanctuarisés. Il n'empêche, depuis bientôt un an, un certain nombre de dispositifs ont été mis en place pour tenter d'endiguer cette violence.

"Il y avait un déficit d'information entre la Ligue et la préfecture pour identifier les matches sensibles, sachant qu'une rixe entre deux bandes peut avoir des conséquences sur le match qui va concerner les deux quartiers en question, confie encore Frédérique Camilleri, la préfète du 91. Une fois ces rencontres mieux ciblées, nous avons utilisé tout l'arsenal administratif comme délocaliser un match, changer

"On apporte une réponse pénale plus dynamique, jusqu'à des peines de prison **Cyril Lacombe, procureur de la Vienne**

l'horaire au dernier moment, ou encore le faire jouer à huis clos. Il y avait urgence à agir pour faire redescendre le niveau de risques car mettre autant de forces de l'ordre autour de matches amateurs ce n'est pas tenable sur la durée." Une façon de faire qui pourrait porter ses fruits dans ce département, d'autant que, comme un peu partout en France, elle est accompagnée d'une meilleure judiciarisation, ainsi que le confirme le procureur de la Vienne, Cyril Lacombe, en charge dans ce District de la violence dans le foot. "La FFF est venue vers moi pour mettre en place depuis septembre une convention qui articule la Ligue, la police et la justice pour assurer un meilleur suivi de la procédure et ainsi apporter la réponse pénale la mieux adaptée. Avant cette convention, les victimes de violences ne déposaient pas souvent plainte, la réponse restait une sanction sportive via la Fédération avec des suspensions par exemple. Désormais, on judiciarise davantage, on apporte une réponse pénale plus dynamique qui peut aller jusqu'à des peines de prison." Il n'empêche, le chantier reste immense, et la situation plus urgente que jamais si l'on ne veut pas arriver à ce que beaucoup de passionnés semblent d'ores et déjà se résigner à acter : la mort du football d'en bas. ⬢ **D. A., N. D., avec M. C.**



BIENVENUE CHEZ LES P'TITS !

Par
Olivier Bossard, à Loughgall (Irlande du Nord).

Photos
Sébastien Leban/L'Équipe

Arrivé l'an dernier, le jeune milieu de 20 ans, Adhamh Towe, incarne l'avenir du club du comté d'Armagh.

Loughgall, village de 282 habitants à l'ouest de Belfast, détient le record de la plus petite commune européenne avec un club de foot en D1. Reportage en Irlande du Nord au cœur du quotidien de ce club pas comme les autres.

Ce samedi 8 mars, le Loughgall FC (en bleu), dernier de la phase régulière, reçoit l'équipe de Larne dans un cadre très champêtre.

L'enceinte du Lakeview Park peut accueillir 2 012 spectateurs, dont une centaine assis.

Le téléphone ne capte plus rien. À peine une barre visible sur l'iPhone perso. Belfast pointe à quarante minutes derrière et les mêmes paysages s'enchaînent depuis bientôt dix minutes. Des pommiers, partout, des moutons, souvent, des fermes, parfois. Dehors, ça sent la bouse de vache, sans grosse surprise. Au bout d'une dernière ligne droite apparaît finalement le village de Loughgall. Un panneau annonce l'entrée des lieux, un autre la fierté d'avoir été élu parmi les plus beaux villages du pays au début des années 2000.

La traversée prend trente secondes en voiture, à peine sept minutes à pied. L'endroit propose une petite école primaire, quelques maisons en vieilles pierres, un café ouvert jusqu'à 15 h 30, un magasin d'alimentation générale, une église, un antiquaire et un stade. Rien d'autre. Et surtout pas de pub. En 1879, Cecilia Cope, figure influente du village, rachète les licences de tous les établissements vendeurs d'alcools "pour promouvoir un mode de vie sain", d'après les explications d'un panneau installé le long du trottoir. Une particularité de plus dans un village qui n'en manque pas. En 1987, celui-ci fait la une de tous les journaux du pays et d'ailleurs. Huit membres de l'Armée républicaine irlandaise (IRA) avaient lancé une attaque à la bombe et à l'arme à feu contre l'ancien commissariat de police du village, avant de trouver la mort sous les ripostes des forces britanniques, placées en embuscade sur la base de renseignements. "Une triste histoire, souffle-t-on encore sur place. Aujourd'hui, tout est redevenu très calme." Le mot est faible.

L'unique arrêt de bus incite à ne pas rater son passage, avec des départs toutes les trente minutes de 7 heures à 8 h 30, avant une pause et une reprise de 16 heures à 17 h 30. L'horloge de l'église sonne 15 h 30. Un bus à impériale dépose deux écoliers en uniforme près de l'unique boutique de bouffe. Ici, la tarte au poulet grimpe à 3,40 livres (environ 4 euros), le paquet de pains à 2,80 livres (3,35 euros). "C'est un endroit tranquille, sourit la caissière Suzanne. Les gens qui vivent ici sont là depuis longtemps." De l'autre côté de la rue, Bill bouge son fauteuil au rythme de sa vieille horloge. Personne n'est entré dans la boutique depuis un moment. Les prix, peut-être. Tout coûte une blinde. "Mais pourquoi vous venez par ici ? Le foot ? Ah oui, c'est sympa, ça met un peu d'ambiance dans le village les jours de matches. Mais vous ne préférez pas parler rugby ?" Non merci. Un sticker aux couleurs du Loughgall FC, collé sur un lampadaire devant la porte d'entrée de la boutique, rappelle que le club local tient une place à part dans la vie du village.

52 habitants de moins que Streymnes aux Féroé

Au bout de la rue principale, le stade vient conclure la traversée des lieux. L'endroit est ouvert aux visiteurs, personne n'est là pour surveiller l'entrée. L'enceinte peut

Accompagné ici de son fils, l'ancien président et jardinier du club Hilbert Willis – 101 ans et membre honoraire du club – ne rate aucune rencontre à domicile.

12

Le Loughgall FC a remporté à douze reprises la Bob Radcliffe Cup – tournoi réservé aux clubs de niveaux inférieurs situés dans le centre et le sud de l'Irlande du Nord –, ce qui en fait le plus titré de la compétition.

Les joueurs du club représentent 10 % de la population du village

accueillir 2 012 spectateurs, dont une centaine assis. Des arbres habillent l'arrière d'un but, un muret en briques haut jusqu'aux genoux, l'autre but. La pelouse défoncée donne envie de jouer au rugby, les poteaux de corners tiennent à peine debout. Derrière le portail principal, un point de collecte est installé le long d'un mur. Le message dit qu'on peut y déposer des fringues, des serviettes, des chaussures, des draps ou des rideaux pour aider le club à récolter quelques pounds. Le nouveau terrain d'entraînement, flambant neuf, est situé à une centaine de mètres en contrebas. Une affiche posée sur la grille qui mène à la pelouse synthétique annonce un autre moyen de filer un coup de main au club : 70 livres (84 euros) la location du terrain pour un entraînement ou un match, 35 livres (42 euros) pour la moitié de la pelouse et 20 livres (24 euros) de plus pour les lumières le soir. "C'est un club qui a de très petits moyens, sourit Peter, passé déposer des cannettes de Coca dans le frigo du club-house, à la veille d'un nouveau match de Championnat, dans un anglais qui donne vraiment mal au crâne. Il faut rentabiliser les choses au maximum. Vous vous rendez compte que quand les joueurs s'entraînent, ils représentent 10 % de la population du village ?"

Le dernier recensement annonce 282 habitants. Le lieu trimballe le record de la plus petite commune d'Europe à héberger un club de Première Division, devant Streymnes aux îles Féroé (334 habitants), très loin des 16 millions dénombrés à Istanbul, première ville au classement sur le Vieux Continent. "On est très, très fiers de ça, sourit le président du Loughgall FC, Sam Nicholson. Ça nous a permis d'avoir les honneurs de la presse nationale, des appels de Suède, d'Allemagne et du Brésil. On a même un fan-club à Altea en Espagne, près d'Alicante. Un ancien voisin du village s'est installé là-bas et a monté ça. Ce n'est pas rien pour un club comme le nôtre."

Quand le capitaine rate un match à cause du travail

Portadown, à vingt minutes du village. Ici, aucun panneau n'annonce un prix de beauté pour la ville. Logique. Les murs sont gris, les ruelles sentent la pisse, les magasins d'UV, d'ongles ou de beauté s'enchaînent avec des devantures tout aussi glauques les unes que les autres. Pablo Andrade sort de sa journée de boulot et donne rendez-vous dans un café du centre-ville. Le milieu de terrain de Loughgall commence ses journées de taf à 8 heures pour les terminer à 15 heures. "Je travaille à mi-temps, explique le seul Brésilien du Championnat. Comme tous •••

••• les autres joueurs de chez nous." L'équipe rassemble un financier, un prof, un informaticien, un commercial ou un employé dans le secteur pharmaceutique. "Personne n'est professionnel dans l'équipe, poursuit le natif de Rio de Janeiro. Donc, c'est forcément plus difficile pour nous quand on rencontre des équipes « à plein temps »." La semaine précédente, Ben Murdock, le capitaine de Loughgall, avait raté les deux entraînements de la semaine. "J'avais des réunions, j'ai terminé tard, explique le Nord-Irlandais. Impossible de venir." Pas une première pour le leader de vestiaire, qui cumule sa vie de footeux avec un poste à responsabilités dans une boîte automobile. "J'ai aussi raté un match en retard du Championnat cette saison, poursuit le bonhomme. Il avait été fixé un mercredi soir."

La routine pour les joueurs et le staff technique, habitués aux imprévus liés aux vies actives. Dur de faire le plein pour les entraînements. "Ce n'est pas toujours facile, souffle Berraat Türker, le gardien germano-irlandais. Quand vient le week-end, au moment où arrive le match, certains peuvent être fatigués de leur semaine au travail, alors que d'autres équipes n'ont qu'à penser à leur football..." Les joueurs de Loughgall s'entraînent les lundis et les mercredis soir. Le reste du temps, chacun gère son physique et ses muscles comme il le souhaite. "Moi, je vais à la salle dès que je peux, poursuit le portier. Je m'autorise aussi des siestes pour ne pas arriver trop fatigué les jours de match. Et quand les autres clubs partagent des repas et des nutritionnistes, c'est à nous de faire attention à ce qu'on mange."

"On entendait plein de supporters se moquer de nous"

Le Loughgall FC a vu le jour en 1967, fait ses débuts sur un terrain qui appartenait au ministère de l'Agriculture, entre deux corps de ferme. "Au début, les joueurs se changeaient dans un pub, plus loin dans le village d'à-côté, et se lavaient avec un seau, sourit Dean, speaker depuis toujours et mémoire vivante des lieux. Pour l'anecdote, Loughgall est le deuxième club d'Irlande du Nord avec le plus de trophées si vous les cumulez tous." En 1979, Loughgall rachète son terrain au comté d'Armagh. Le début d'une autre histoire. En 2010, après des années à végéter dans les divisions du bas, le club gagne le droit de monter en Première Division, mais voit son ascension stoppée par la Ligue pour des installations hors du temps. "Le club a bien évolué depuis toutes ces années, poursuit le speaker. Maintenant, on a un beau terrain d'entraînement, un médecin bénévole, une salle de sport. Quand on monte en D1 en 2023, la question de notre présence ne se pose plus." Ou presque. En début de saison, un officiel remarque que les dimensions du terrain ne sont pas bonnes dans la largeur. Sans rire. "Du coup, on a été obligés de reculer la barrière pour repousser la ligne de touche, sourit Dean. C'est la vie de notre club." Différente de tous les autres. Et pas toujours du goût de tous.

Au pays, l'arrivée des "Villagers" (leur surnom en Irlande du Nord), ne plaît pas à tout le monde, reçoit un paquet de critiques. "On entendait beaucoup de supporters adverses se moquer un peu de nous, nous dire qu'on allait tout de suite redescendre, raconte encore Berraat Türker. On nous disait qu'on n'était pas à notre place. Une fois, j'ai reçu des insultes sur le bord du terrain à cause de ça. Mais ça ne change rien à notre motivation. Au contraire. On joue avec notre cœur et nos moyens." Ici, aucun joueur ne bosse avec un agent. Les négociations et les prolongations de contrat se font directement avec le président. Dans son bureau. "On discute tranquillement, sourit Pablo Andrade. On est loin de tout ça. On fait ça entre adultes. Et on sait qu'on ne peut pas trop demander de primes de match.... *(Rire.)*"

Loughgall vit avec 400 000 livres par saison (479 500 euros), le plus petit budget de la Ligue. Mais les projets pour rêver plus grand existent déjà. En 2024, le gouvernement nord-irlandais a voté la création du Northern Ireland Football Fund, un fonds de 36,2 millions de livres sterling (43,4 millions d'euros) destiné à moderniser les équipements de football du pays et à les transformer en des infrastructures modernes et adaptées. "Nous avons déposé un dossier pour pouvoir en profiter, explique le président. Ça nous permettrait de couvrir des tribunes, de changer notre pelouse pour installer une hybride, de rajouter des sièges et des toilettes, de construire un vestiaire pour nos jeunes ou de changer le tourniquet de l'entrée. On croise les doigts. Tout ça nous permettrait de générer des revenus supplémentaires."

180 à 360 euros par semaine pour les joueurs

Jour de match. Larne, l'adversaire du jour, débarque en car pour 13 heures. Ensemble. De l'autre côté, les joueurs de Loughgall arrivent en voiture. De Belfast. De Portadown. De Dublin, la capitale de la République d'Irlande, à 165 km de là. Mais chacun à leur tour. "On peut arriver quand on veut, explique encore Pablo Andrade. La seule consigne qu'on a, c'est d'être dans le vestiaire à 13 h 30. Même à l'extérieur on prend les voitures. Le club n'a pas de car ou de minibus pour nous transporter. Du coup, on fait du covoiturage et on se donne rendez-vous dans les stades." Dehors, l'enceinte se remplit doucement. Le prix d'entrée grimpe à 20 livres (24 euros). Quatorze volontaires filent un coup de main pour l'organisation du match. Quatre à la sécurité, trois au bar, deux autres à la billetterie, notamment. L'épouse du responsable des équipements prépare les sandwiches depuis la fin de matinée. "Sans ces bénévoles, le club ne serait rien, sourit encore le président Sam Nicholson. Ils donnent beaucoup de leur temps depuis toujours. Loughgall n'est pas qu'un simple club. C'est une vraie communauté. Une vraie famille."

Un premier ballon d'échauffement part dans le gobelet d'un supporter, derrière le but. Un autre termine sur la route après une frappe ratée. Scène banale dans le Lakeview Park de Loughgall. Sur le bord du terrain, les sponsors s'appellent "David Willis Agriculture", "Trevor Gillis plomberie", "Martin Tregmor Moteurs". Que des amis du club. "On se débrouille comme on peut, sourit le responsable financier •••

"On fait du covoiturage et on se rejoint dans les stades" Pablo Andrade, joueur brésilien de Loughgall

Le milieu de terrain du Loughgall FC Jordan Gibson boit une bière au club-house après la défaite face à Larne.

Dans le vestiaire, l'ambiance est détendue entre les joueurs surnommés les "Villagers".

À droite, les semi-pros de Loughgall vont affronter les champions d'Irlande du Nord 2023 et 2024.

Le club, très familial, tourne avec des bénévoles qui s'occupent entre autres de la buvette.

En dehors des matches officiels, les joueurs de Loughgall ne s'entraînent que deux fois par semaine.

Pour assister à la rencontre face à Larne, les supporters présents au stade ont dû débourser 24 euros.

"Ce n'est pas évident de recruter. On vise donc des jeunes du coin"

Arnold Courtney, le responsable financier

••• Arnold Courtney. On a quelques bons sponsors, des locaux surtout. La difficulté, c'est que l'Irlande du Nord est un petit pays et qu'on a beaucoup de gros clubs pas très loin, et les sponsors préfèrent aller chez eux pour avoir plus de visibilité. On se sert de la communauté pour grandir. On ne peut pas se comparer aux autres clubs. C'est impossible. On grandit à notre vitesse." Avec des joueurs du cru surtout. "Ce n'est pas évident pour nous de recruter, poursuit le responsable financier. Il y a toujours une équipe pour proposer quelques livres de plus quand un joueur nous plaît. Du coup, on se rabat sur des jeunes et des joueurs du coin."

Deux personnes travaillent à mi-temps pour le club. Le manager général et la responsable du bar. Les joueurs se partagent entre 150 et 300 livres chacun (180-360 euros) par semaine. "Ça nous permet de payer l'essence, dit le gardien allemand. C'est déjà pas mal." Dans le vestiaire, la sono crache les tubes du moment. La nouvelle doc enchaîne les massages. Certains joueurs carburent au Red Bull, d'autres sont à l'eau plate. Dehors, Hilbert Willis débarque à l'heure. À 101 ans, l'ancien président et jardinier du club ne rate jamais un match. "Au tout début, il n'y avait que des arbres et des moustiques autour du terrain", raconte le centenaire. Accompagné par son fils, le Nord-Irlandais se pose sur la même chaise, juste derrière le but, à chaque rencontre à domicile. "Il est membre honoraire depuis vingt ans et peut aller au stade sans payer, raconte le fiston. Mais il a toujours tenu à le faire. Même s'il n'y a personne au comptoir, il attend pour payer sa place. C'est important pour lui."

Mariage à Ibiza, bière après le match et rencontre de boxe

En 2020, il enchaîne cent tours de terrain (en marchant), récolte 27 000 livres (plus de 32 000 euros) qu'il reverse intégralement dans les caisses de son club et reçoit le prestigieux People's Award qui récompense le travail et l'engagement exceptionnel d'un individu dans le football, sous les yeux de plusieurs députés. Son fils encore : "Il préférera toujours voir un match de Loughgall qu'une rencontre de Ligue des champions."

Jamie Todd pense pareil. Le garçon de 25 ans, informaticien dans le civil, tient un fan-club de 300 membres. "Si je gagne à la loterie, je donne tout au club. On est une communauté, une grande famille." Le bonhomme vit en colocation avec un joueur de l'équipe depuis deux ans. En 2024, lui et une dizaine de supporters partent à Ibiza pour assister au mariage d'un joueur de l'équipe première. "Ça marche comme ça ici. On est tous très proches. J'ai beaucoup de mal à attirer des nouveaux membres dans le fan-club et c'est dommage. Mais ce n'est pas grave, on adore ce qu'on vit. Si on doit redescendre, on redescendra et on continuera à les soutenir quoi qu'il arrive." La preuve encore après la rencontre. Vingt-troisième défaite de la saison pour Loughgall (0-1), bien accroché à la dernière place de la phase régulière, avant d'être intégré à un groupe de relégation. Dans la salle qui sert de bar, installé derrière les vestiaires, les pizzas sortent du four, la musique couvre les conversations. Joueurs et supporters partagent une bière, rigolent, préparent la soirée à venir. Un membre du fan-club doit boxer pour un titre chez les amateurs. "Pas mal de joueurs ont prévu d'y aller, explique le milieu Jordan Gibson. On est très proches d'eux. Il n'y a aucune barrière entre eux et nous. Voilà pourquoi on aime ce club. C'est petit, il n'y a qu'une rue, on peut ressortir d'ici en dix secondes, mais on s'entraide, on se soutient, on s'apprécie tous."

"Si je gagne à la loterie, je donne tout au club"

Jamie Todd, fan de Loughgall

Bientôt une heure depuis le coup de sifflet final. La journée s'étire, les conversations se poursuivent, les effets de l'alcool se font parfois ressentir. Le capitaine Ben Murdock quitte les lieux le premier. "J'ai eu une longue semaine et je veux voir mes enfants." Les autres prolongent, ne se quittent plus. Dehors, le soleil commence à disparaître, mais le parking ne désemplit pas, ou presque. Dehors, le téléphone ne capte toujours rien. ⬢ O. B.

LE MONDE DE MEMO

Légende du Mexique, Guillermo Ochoa use toujours ses gants du côté d'AVS, en D1 portugaise. À 39 ans, l'ancien gardien de l'AC Ajaccio a un rêve en tête : devenir le premier footballeur à participer à six Coupes du monde.

Par
Tom Bertin,
à Matosinhos (Portugal)

Photos
Vincent Mercier/L'Équipe

Le vent marin de Matosinhos affole les bouclettes de Guillermo Ochoa. C'est à ça qu'on le reconnaît, de loin, cheminer à l'ombre des arbres de cette cité portuaire au nord de Porto. À 39 ans, le gardien mexicain a élu domicile ici, à quarante kilomètres du club de Vila das Aves (AVS), promu en D1 portugaise, où il joue depuis septembre. Dans une enseigne où il a ses habitudes, le quasi-quadra nous offre le café. "C'est une très jolie ville. J'adore sa plage, ses cafés et ses restaurants de poissons. Et la vie n'est pas chère ! Au supermarché, je remplis mon caddie pour trois fois rien", confie-t-il, en nous distillant ses meilleures adresses.

Il partage son temps entre entraînements et investissements. Doudoune sans manches, sourire bright et contact facile, "Memo" a déjà tout l'attirail du startuper. À distance, l'homme d'affaires gère une dizaine d'entreprises de toutes sortes : immobilier, commerce de voitures d'occasion, mode durable, finance, musique, cosmétique, e-sport… "Je m'intéresse à plein d'autres choses que le foot. J'aime l'entrepreneuriat et, après ma carrière, je veux continuer à développer ça", annonce celui qui navigue entre l'espagnol et le français, deux des cinq langues qu'il maîtrise avec l'anglais, l'italien et le portugais.

Jamais loin de son téléphone, ce papa vit aussi sa vie de famille en visio, sa femme et ses trois enfants étant installés à Madrid pour des raisons de scolarité. "Une situation difficile" pour lui. Arrêté deux mois au bout de sept matches à cause d'une gêne aux tendons et aux adducteurs, le capitaine d'AVS a retrouvé sa cage mi-janvier. "Mon corps n'est plus le même, c'est sûr…" Même si sa longue chevelure brune le rajeunit, on devine quelques rides naissantes derrière les boucles. "Je dois me battre contre quelque chose d'inévitable : le temps", sourit le natif de Guadalajara.

Messi, Cristiano Ronaldo et lui

À l'arrivée de cette course contre la montre l'attend la Coupe du monde 2026, qui se disputera en partie chez lui, au Mexique. Le slogan "No Memo, No Party" n'a jamais autant fait sens. "La jouer est un objectif. Mais ça reste du bonus. Enfin non, c'est à la maison, donc du bonus bonus", se corrige-t-il. Il touche du bout des gants son ultime rêve : devenir le premier joueur à disputer six phases finales de Coupe du monde. "On est trois à pouvoir le faire : Cristiano Ronaldo, Lionel Messi et moi. Mais on n'a pas le même statut. Eux, s'ils décident de la jouer, ils la joueront. Moi, c'est différent."

Encore titulaire et capitaine du Mexique début 2024, "Memo" a fait les frais des envies de renouvellement du sélectionneur Javier Aguirre, qui ne l'a pas retenu pour la Copa America l'été dernier. Alors que tout annonçait la fin de son histoire avec El Tricolor – l'équipe nationale –, le gardien (152 capes) a retrouvé sa place et son brassard le 16 novembre, le temps d'un match face au Honduras (4-1). •••

Guillermo Ochoa

Auteur d'une carrière atypique, qui l'a vu voyager partout en Europe, le Mexicain a rebondi au nord de Porto pour repousser un peu plus les limites de son sport.

Bouclettes au vent, "Memo" Ochoa a élu domicile à Matosinhos, une cite balnéaire en périphérie de Porto. "La vie n'est pas chère ici", explique-t-il.

Parlant cinq langues, le Mexicain est un homme cosmopolite qui aime aussi la gastronomie.

••• "Quand j'enfile le maillot national, je me sens comme l'un des meilleurs gardiens du monde." Pour défendre son pays, les forces d'Ochoa se sont toujours décuplées. Ce super-pouvoir est né dans les rues de Mexico, où il a déménagé à 10 ans. "On jouait jusqu'au coucher du soleil. Grandir au Mexique était bien plus facile qu'aujourd'hui", se remémore-t-il, en longeant la plage principale de Matosinhos, où l'on aperçoit au loin les usines du port.

Seul Mexicain nommé au Ballon d'Or

À l'époque, comme beaucoup, il commence attaquant. C'est à 12 ans qu'il enfile les gants, un peu par hasard. Il réchauffe l'anecdote. "Notre gardien était blessé et je me suis proposé. J'ai arrêté un penalty, j'ai bien fait mon boulot, et le coach ne m'a plus jamais laissé retourner sur le terrain." Le formateur a eu une vision : six ans plus tard, en 2004, le portier de 18 ans fait le grand plongeon en D1 mexicaine avec le Club America, son équipe de toujours. "C'est l'équipe la plus suivie du pays. J'ai été célèbre très vite. À 18 ans, on me reconnaissait déjà dans la rue."

Devenu international l'année suivante, sa notoriété croît au fil des titres : un Championnat du Mexique, une Supercoupe et une Ligue des champions de la Concacaf. Et des récompenses. En 2007, il devient le premier – le seul à ce jour – Mexicain nommé au Ballon d'Or (30e, 1 point). "Y figurer en tant que gardien, c'est difficile, surtout quand tu ne joues pas en Europe. À ce moment-là, on m'annonçait dans de grands clubs." En 2010, alors qu'il est à deux doigts de l'Olympiakos, une rumeur enfle : il en aurait six à la main droite. Cette fake news, publiée par un journal mexicain lors du Jour des innocents (équivalent du 1er avril) a été reprise par des médias européens. "Ils sont tombés là-dessus sans savoir que c'était une blague et ça a pris de l'ampleur. Des clubs qui me voulaient m'ont questionné là-dessus. Lors d'un Mondial, un journaliste m'a même demandé de lui montrer ma main", pouffe-t-il, en la levant en l'air. Et, on le confirme, elle compte bien cinq doigts.

Malgré les sollicitations, notamment de l'Ajax, le club de la capitale mexicaine garde précieusement son étoile. Jusqu'en 2011, lorsque à 26 ans, il réalise son rêve de toujours : "Jouer en Europe." Le PSG, tout récemment sous pavillon qatarien, flaire le bon coup. "Je devais signer, on avait un accord", amorce-t-il. Sauf qu'en juin, alors qu'il disputait la Gold Cup, lui et quatre coéquipiers sont contrôlés positif au clenbutérol à cause d'une viande contaminée. Refroidi par la potentielle suspension pour dopage, Paris fait volte-face.

L'amour corse

Ochoa trouve donc un autre point de chute, toujours en France. Enfin presque. "La Corse, ce n'est pas la France. Il ne faut pas dire ça !, se marre-t-il. Je ne connaissais pas, je savais juste que Napoléon Bonaparte y était né. Une fois que j'ai été blanchi, d'autres clubs sont revenus, mais j'avais déjà donné ma parole à Ajaccio. C'est la seule équipe qui a toujours cru en mon innocence et ne m'a jamais lâché." La

Très apprécié pour ses qualités humaines dans les clubs qu'il a fréquentés, le gardien a été nommé meilleur joueur de l'année à de multiples reprises à l'AC Ajaccio ou au Standard de Liège.

Francisco Guillermo Ochoa Magaña
39 ans. Né le 13 juillet 1985 à Guadalajara (Mexique). 1,85 m ; 82 kg. Gardien. International mexicain (152 sélections).

Parcours
Club America (2003-2011, puis 2019-décembre 2022), AC Ajaccio (2011-2014), Malaga (2014-2016), Grenade (2016-2017), Standard de Liège (2017-2019), Salernitana (janvier 2023-2024), AVS (depuis septembre 2024).

Palmarès
Gold Cup 2009, 2011, 2015, 2019 et 2023 ; Ligue des champions de la Concacaf 2006 ; Médaillé de bronze aux JO de Tokyo 2021 ; Championnat du Mexique 2005 ; Supercoupe du Mexique 2005 ; Coupe de Belgique 2018.

"Le Parc des Princes, le Vélodrome, Zlatan, Cavani… C'était un rêve !"

célébrité latine débarque chez le promu, comme un gros poisson dans une petite mare. Et découvre la Ligue 1 avec les yeux d'un enfant à Disney. "Le Parc des Princes, le Vélodrome, Saint-Étienne, Zlatan, Cavani, Gignac… C'était un rêve ! Et j'ai pu jouer avec Adrian Mutu. Signer là-bas est l'une des meilleures choses qui me soient arrivées." "Memo" garde encore quelques amis et un souvenir impérissable de la Corse : la naissance de sa fille. "J'espère y retourner bientôt, elle le veut absolument."

Lui qui n'avait jamais quitté la fourmilière de Mexico et ses 22 millions d'habitants s'est fait cueillir par le calme de l'île de Beauté. "C'était une relaxation mentale, savoure-t-il encore, en vantant le charme des îles Lavezzi. C'est magnifique, un paradis. J'ai adoré les Corses." Un amour réciproque. Fièrement, il montre sur son téléphone la une de *Corse-Matin* du jour, ce 9 janvier, où il apparaît au premier plan. Pour ce numéro, le quotidien a sondé ses lecteurs afin de bâtir le "onze de légende" du club de la cité impériale. Et "le capitaine de l'équipe, celui qui a reçu le plus de voix *(489)*, se nomme Guillermo Ochoa".

Petits clubs, grandes Coupes du monde

Lors de ses deux premières années, le portier est nommé joueur ajaccien de la saison, grâce à ses arrêts déterminants pour le maintien. La troisième, en 2013-2014, Ajaccio descend et le Mexicain part en sombre héros. Mais sur ces trois exercices, il est le gardien comptabilisant le plus d'arrêts dans les cinq grands Championnats (428), dont douze et treize lors de deux matches face au PSG (1-1) et l'OM (0-2). Record inégalé. "C'était génial qu'une si petite équipe puisse rester trois ans dans ce Championnat magnifique. Ça n'a pas été simple, mais c'était beau."

Avant d'entamer un nouveau chapitre loin de sa Corse, "Memo" s'en est allé rejoindre l'un des autres amours de sa vie : la Coupe du monde. Celle de 2014, sa troisième, est sa première en tant que titulaire. "Cette compétition me transforme. La moindre erreur peut être fatale et marquer ta vie entière. Moi, ça ne me rend pas nerveux, bien au contraire." Le style atypique du joueur d'1,85 m, avec son bandana sur sa coupe frisée, tape dans l'œil du monde entier. "Quand tu fais un arrêt, tu n'as pas le temps de te dire : « Je vais le faire de façon spectaculaire. » C'est juste moi, mon instinct, mon ADN." En phase de groupes face au Brésil (0-0), le Mexicain sort l'une des plus grandes prestations d'un gardien lors d'un Mondial. "Pour moi, il y a eu un avant et un après. Faire cette performance contre le Brésil, au Brésil, c'est l'apogée d'une carrière." La rencontre se termine avec six arrêts du Mexicain. "Si je fais le même match et que quelqu'un marque, ça change tout. On aurait oublié." Le lendemain, la presse sportive des cinq conti- •••

INFO TOURISM

Père de trois enfants restés à Madrid pour leur scolarité, le gardien de l'AVS, au nord de Porto, reconnaît que l'éloignement est parfois difficile à vivre pour lui et son épouse.

••• nents ne parle que de lui. "Ma mère a gardé tous les journaux, sourit-il. Après ça, je suis devenu une superstar. Ce souvenir va rester toute ma vie." Le parcours du Mexique, lui, ne restera pas dans les mémoires en raison d'un penalty discutable encaissé dans le temps additionnel face aux Pays-Bas (1-2). El Tri est éliminé dès les huitièmes de finale et Ochoa, à nouveau homme du match, n'y pourra rien cette fois.

Numéro 1 ou rien

Après cette lumière, le dernier rempart, libre et très sollicité, choisit Malaga. Mauvaise pioche. Il y squatte le banc pendant deux saisons. Pour la première et dernière fois. "Je préfère prendre ma retraite qu'être numéro 2", affirme-t-il aujourd'hui, expliquant avoir été contacté l'été dernier pour

"Même à mon âge, je crois encore pouvoir être un gardien de classe mondiale"

être remplaçant à Nantes. Prêté ensuite à Grenade, avec qui il finit dernier de Liga, il devient le gardien ayant encaissé le plus de buts sur une saison en Espagne (82). Malgré ce triste record, il est désigné joueur de la saison de son club. Une récompense qu'il obtiendra à nouveau en 2019 au Standard de Liège, avec qui il remporte la Coupe de Belgique, puis en 2023 à la Salernitana (Serie A).

De sa carrière, il ne regrette rien ou presque. "Tous mes choix de club ont été réussis, car ils m'ont permis de jouer ces Coupes du monde", se félicite-t-il. Ses propos reviennent obsessionnellement sur cette compétition. Et pour cause, comme s'il était né un 29 février, Ochoa sort de l'ombre tous les quatre ans pour briller en mondovision. Le contraste entre ses performances en sélection et le standing de ses clubs en Europe est frappant. "J'aurais aimé jouer la Ligue des champions. C'est dommage, j'ai eu des options pour aller dans de grands clubs, mais ça n'a jamais été le bon moment." Son statut d'extracommunautaire ne l'a pas aidé parfois. Naturalisé espagnol juste après son retour au Club America de 2019 à fin 2022, il n'aura eu l'avantage de son passeport européen qu'à Salerne, à 37 ans et demi. Un âge où le train est déjà passé.

Fin de contrat et dernier challenge

Même en le titillant, impossible de déterrer en lui une pointe de rancœur. "Quand j'ai quitté le Mexique à 26 ans, si tu m'avais dit : « "Memo", tu vas jouer dans cinq pays, participer à cinq Coupes du monde », je t'aurais répondu : « Impossible ». Ça m'a tellement apporté. C'est bien plus important que du foot." Au moment d'évoquer les meilleurs souvenirs de ses vingt et un ans de carrière, ses yeux s'illuminent un peu plus. "Les moments les plus forts, ce ne sont pas les trophées, ce sont les premières fois. Les débuts en pro, en sélection, en Coupe du monde, en Europe, dans un nouveau pays, un grand stade…"

"J'aurais aimé jouer la Ligue des champions. C'est dommage"

Pour l'après, il souhaite garder un gant dans le monde du foot. "Je vais être ambassadeur de la FIFA, du Mexique, du comité olympique *(il a été médaillé de bronze aux JO en 2021)*… Mais je n'entrerai pas dans un staff, assure-t-il. Je n'ai pas l'énergie, j'ai besoin de repos." Il respire encore l'amour du foot. "C'est ce qui m'a le plus ému dans ma vie. Ce sport m'a fait vibrer, rêver et croire qu'il n'y a aucune limite. Et je crois encore, même à mon âge, pouvoir être un gardien de classe mondiale." En fin de contrat en juin, "Memo" devra trouver un dernier challenge pour espérer jouer le prochain Mondial. "La première chose que l'on regarde, c'est mon âge. On ne cherche même pas à savoir ce dont je suis encore capable. Alors, trouver un bon club avec un poste de numéro 1, ne pas me blesser, rester proche de ma famille… Ce ne sera pas simple", liste-t-il. L'équation a beaucoup d'inconnues, le Mexicain a été retenu dans une liste préliminaire mais pas dans le groupe définitif pour la phase finale de la Ligue des nations CONCACAF, fin mars, mais il tentera de s'offrir une dernière danse à la maison, en 2026. Histoire de faire de sa fin de carrière son plus bel arrêt. ⬢ T. B.

En fin de contrat en juin, le Mexicain continue de regarder devant lui et de croire en ses rêves. Même à 39 ans.

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

AC MILAN-FC BARCELONE : 4-0
FINALE DE LA LIGUE DES CHAMPIONS 1994

Fabio Capello "JE N'AI PAS AIMÉ LES PROPOS DE CRUYFF"

L'entraîneur rossonero, aujourd'hui âgé de 78 ans, se remémore la claque infligée en finale de C1 à la Dream Team barcelonaise de Johan Cruyff. Le coach italien exprime de la gratitude envers ses joueurs, un peu moins pour le génie néerlandais.

Par Florent Torchut, à Milan (Italie). Photos Giuseppe Carotenuto/L'Équipe

Le onze de départ de l'AC Milan. Au premier rang, de gauche à droite : Mauro Tassotti, Roberto Donadoni, Demetrio Albertini, Dejan Savicevic et Daniele Massaro. Debout, de gauche à droite : Sebastiano Rossi, Paolo Maldini, Filippo Galli, Marcel Desailly, Zvonimir Boban et Christian Panucci.

André Lecoy/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH

"CRUYFF : « ON A RECRUTÉ ROMARIO ET EUX, DESAILLY »"

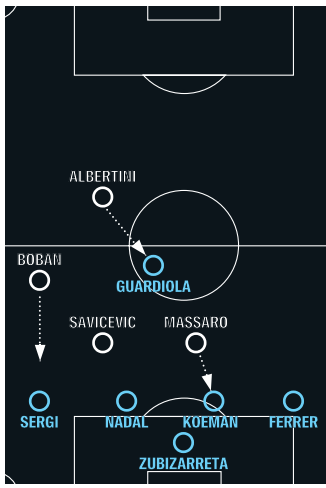
"Nous avons effectué une préparation très laborieuse. Il me manquait mes deux défenseurs centraux, Alessandro Costacurta et Franco Baresi *(suspendus)*, et je devais donc entièrement réinventer notre défense. Nous avons disputé un match amical contre la Fiorentina, à Florence, une semaine avant cette finale d'Athènes. J'ai fait jouer Marcel Desailly en défense centrale avec Mauro Tassotti, mais j'ai compris qu'il ne sentait pas à l'aise à ce poste avec nous. Desailly s'est retrouvé en grande difficulté, et nous avons perdu 2-0.

Après cette rencontre, lors de la conférence de presse, les journalistes m'ont demandé : « Fabio, êtes-vous inquiet ? » Ce à quoi j'ai répondu : « Non, je suis content. Je suis content parce que j'ai tout compris. » Ils m'ont regardé interloqués. Grâce à ce match, j'ai trouvé ma défense, avec Mauro Tassotti en latéral droit, Paolo Maldini et Filippo Galli dans l'axe et Christian Panucci comme latéral gauche.

La veille du match, mes assistants Italo Galbiati et Umberto Gandini sont allés voir l'entraînement du Barça. Ils m'ont rapporté que l'atmosphère était très détendue, presque euphorique. Johan Cruyff, à la fin de la séance, s'était même allongé sur le terrain avec le ballon sous la tête. Je me souviens qu'il avait dit : « On a recruté Romario et eux, Desailly. » Il faut faire attention à ce que l'on dit. L'attitude du Barça nous a beaucoup aidés psychologiquement avant le match. Quand une équipe est trop sûre d'elle, convaincue qu'elle va gagner avant même de jouer, elle entre sur le terrain sans la détermination nécessaire.

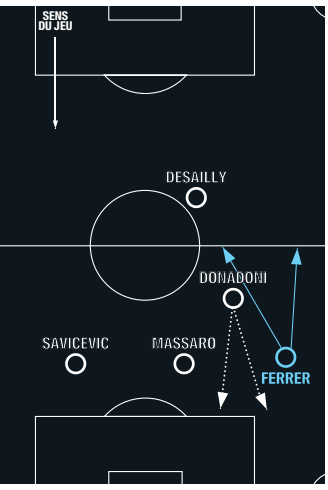
Je me souviens avoir dit à mes joueurs : « On entre sur le terrain et on enlève ce ballon que Cruyff a sous la tête. Comme ça, il se cognera contre le sol. » Et c'est exactement ce qui s'est passé. Parfois, je croise d'anciens joueurs du Barça qui me disent qu'ils ont raté leur match ce jour-là, qu'ils n'ont pas tout donné. Certains pensent que Cruyff n'a pas pris les meilleures décisions.

Le fait qu'ils aient dû se battre jusqu'à la dernière journée pour être champions d'Espagne *(le Barça l'a emporté sur la pelouse du Real Madrid, 1-0, le 7 mai, avant de battre le Séville FC, 5-2, le 14 mai, quatre jours avant de disputer la finale, dépassant in extremis le Deportivo La Corogne, tenu en échec par Valence, 0-0)* a également joué sur leur fraîcheur physique et psychologique. Quand on doit s'arracher toute une saison pour gagner le Championnat, cela génère une énorme tension et consomme beaucoup d'énergie mentale." •••



Le pressing mis en place par Fabio Capello fait déjouer le Barça, méconnaissable. Demetrio Albertini a la charge de presser Pep Guardiola dès qu'il reçoit le ballon. Zvonimir Boban et Daniele Massaro effectuent le même travail sur Sergi et Ronald Koeman.

Au tableau !



Roberto Donadoni quitte régulièrement son poste de milieu gauche et s'intercale dans le dos d'Albert Ferrer, qui n'est pas le Blaugrana le plus précis dans les passes et ne représente donc pas un grand danger. Donadoni épaule Daniele Massaro et Dejan Savicevic sur le front de l'attaque.

LE PLAN DE JEU
"MICHAEL LAUDRUP M'AVAIT EMPÊCHÉ DE DORMIR"

"Nous n'avions droit qu'à trois étrangers sur la feuille de match à l'époque *(l'arrêt Bosman supprimant les quotas pour les joueurs de l'Union européenne a été adopté en décembre 1995)*, j'ai donc dû faire un choix tactique *(le Monténégrin Dejan Savicevic, le Croate Zvonimir Boban et le Français Marcel Desailly retenus, contrairement au Danois Brian Laudrup, au Français Jean-Pierre Papin ou au Roumain Florin Raducioiu)*. C'était difficile car tout le monde avait contribué à qualifier Milan pour cette finale. J'ai sélectionné les joueurs susceptibles de mettre en difficulté Barcelone.

La décision de me priver de Jean-Pierre Papin *(4 buts en C1 cette saison-là)*? Il n'était pas à 100 %. C'était un joueur qui pouvait être explosif et très efficace, mais, à ce moment-là il manquait de confiance, pensait à son avenir... On était en fin de saison et l'approche du mercato a pu influer sur son état d'esprit *(l'attaquant tricolore a signé au Bayern Munich peu après)*. Du côté du Barça, Michael Laudrup *(le frère aîné de Brian)* avait fait un très grand match le week-end précédent contre Séville. Cela m'avait empêché de dormir... Quand j'ai vu la composition du Barça sans lui *(les trois étrangers sélectionnés étaient le Néerlandais Ronald Koeman, le Brésilien Romario et le Bulgare Hristo Stoitchkov)*, cela m'a vraiment surpris, mais aussi rassuré.

Nous savions que nous devions neutraliser deux joueurs adverses parmi les plus dangereux du monde *(Stoitchkov et Romario)*, tout en nous assurant de bien jouer. Nous avions étudié les points forts du Barça et il m'était apparu qu'il fallait les empêcher de développer leur jeu au milieu. Comment? Eh bien, dès que Barcelone avait le ballon, Daniele Massaro devait aller presser Ronald Koeman, tandis que Demetrio Albertini devait mettre la pression sur Pep Guardiola. Nous avions aussi identifié une menace sur leur côté gauche avec Sergi, qui pouvait être dangereux lorsqu'il montait. J'ai donc placé Zvonimir Boban à droite pour s'occuper de lui et Dejan Savicevic plus libre devant.

Sur le papier nous évoluions en 4-4-2, mais en réalité nous avions trois attaquants: Roberto Donadoni à gauche, Dejan Savicevic à droite et Daniele Massaro en pointe. L'objectif était de forcer Barcelone à jouer à droite, dans la zone d'Albert Ferrer qui, lorsqu'il avait le ballon, n'était pas une menace. Nous avions remarqué qu'il ne réalisait jamais de passes dangereuses et ratait même des passes simples. Cela nous permettait de récupérer le ballon plus facilement. Et une fois que c'était le cas, nous devions nous projeter rapidement dans leur camp pour créer le danger. L'équipe s'est préparée avec une concentration maximale. On savait que Barcelone était une équipe bourrée de talent, mais qu'en les empêchant de jouer comme ils le souhaitaient, on aurait une carte à jouer."

Paolo Maldini, replacé dans l'axe de la défense milanaise au côté de Filippo Galli, a muselé Romario, l'attaquant brésilien du Barça.

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"HEUREUSEMENT QUE DESAILLY AVAIT MAL JOUÉ À FLORENCE!"

"Nous avons entamé le match avec une grande détermination, cherchant à attaquer dès que nous avions le ballon, en prenant systématiquement la profondeur. Le premier but *(25e)* est parti d'un

Daniele Massaro, auteur des deux premiers buts italiens, n'a cessé de donner le tournis à l'arrière-garde catalane, ici Miguel Angel Nadal.

Le plan mis en place par Fabio Capello s'appuyait sur deux axes principaux : neutraliser Hristo Stoitchkov et Romario et empêcher les Catalans de développer leur jeu au milieu de terrain.

Fabio Capello avait identifié Sergi, le latéral gauche espagnol, ici à la lutte avec Daniele Massaro et Mauro Tassotti (de gauche à droite), comme l'une des menaces du Barça. Zvonimir Boban était chargé d'éteindre ses velléités offensives.

Jean-Claude Pichon/L'Équipe - Alain de Martignac/L'Équipe

dribble de Dejan Savicevic *(sur Miguel Angel Nadal)*, qui s'est enfoncé depuis le côté droit vers le but *(échappant à Pep Guardiola)*, avant d'envoyer le ballon dans les six mètres. C'était à moitié un tir, à moitié une passe. Daniele Massaro *(dans le dos de Koeman)*, qui était toujours bien placé dans la surface, a conclu. Le deuxième but est arrivé à l'issue d'une vingtaine de passes consécutives. Roberto Donadoni a débordé son vis-à-vis sur la gauche et a centré pour Massaro, qui a frappé du gauche.

En première mi-temps, Barcelone n'a eu qu'une seule occasion de but, un tir de Romario qui partait bien, dévié par Filippo Galli. Rien de plus. Hristo Stoitchkov a été muselé par Christian Panucci, qui ne lui a pas laissé d'espace. Au début, Stoitchkov évoluait à droite, puis il a interverti sa position avec Txiki Begiristain au bout d'une demi-heure de jeu, si je ne me trompe pas, pour aller jouer dans la zone de Mauro Tassotti. Christian Panucci avait beau être jeune *(21 ans à l'époque)* et ne pas jouer tout le temps, il a fait un super match, tout comme Filippo Galli en défense centrale. Tous deux ont montré une concentration et une attention dignes des plus grands.

Et que dire de Marcel Desailly ? Quelle prestation ! Il a été exceptionnel durant cette finale. Heureusement qu'il avait mal joué à Florence ! *(Rires.)* Ça m'a poussé à le mettre au milieu de terrain. En équipe de France, il pratiquait le marquage individuel, alors que chez nous, nous jouions différemment, avec beaucoup de montées et de replis, en jouant beaucoup le hors-jeu. Il n'aimait pas ça, il ne se sentait pas prêt pour ce rôle. Ce soir-là face au Barça, il a récupéré énormément de ballons. J'étais content qu'il ait marqué, car ça ne lui arrivait pas souvent. •••

Au tableau !

L'entraîneur du Barça, Johan Cruyff (troisième en partant de la gauche), a beau réajuster sa cravate, il ne pourra jamais desserrer l'étreinte milanaise.

À ce moment-là, c'était l'un des meilleurs milieux de terrain du monde, un gratteur de ballons avec une grande intelligence tactique. Lui et Albertini ont donné l'équilibre à l'équipe. C'est là que s'est gagné le match."

LA MI-TEMPS
"CONTINUER À METTRE LA PRESSION SUR KOEMAN ET GUARDIOLA"

"L'unique chose importante que j'ai dite à mes gars dans le vestiaire, c'est : « Nous devons continuer à jouer avec la même humilité, avec la même concentration, même si nous menons 2-0. » Il fallait rester attentifs, ne pas se relâcher, des joueurs du calibre du Barça pouvaient renverser le sort d'une rencontre en un instant. La clé de ce match, c'est que nous avons su maintenir une concentration absolue pendant les quatre-vingt-dix minutes. C'est essentiel.

Récemment, on a vu Manchester City se relâcher trop tôt contre le Real Madrid *(victoire madrilène à l'extérieur en barrage aller de la Ligue des champions, 3-2, le 11 février)*... Comme les choses se passaient bien, j'ai simplement demandé à mes joueurs de ne pas se déconcentrer, de continuer à jouer comme ils le faisaient, en mettant encore la pression sur Ronald Koeman et Pep Guardiola et en jouant rapidement dès qu'ils avaient le ballon. Il ne fallait pas laisser au Barça l'occasion de se remettre dans le match."

Inédite, la ligne défensive milanaise muselle le trio d'attaque barcelonais. Cerné par Filippo Galli et Paolo Maldini dans l'axe, Romario ne se montre dangereux qu'une fois, en première période. Au bout d'une demi-heure, Hristo Stoitchkov, neutralisé sur le flanc droit par Christian Panucci, permute avec Txiki Begiristain. Il n'aura pas plus de réussite à gauche face à Mauro Tassotti.

LA SECONDE PÉRIODE
"SAVICEVIC ? SEUL UN GÉNIE OSE TENTER UNE FRAPPE AUSSI AUDACIEUSE"

"On a marqué juste avant *(45e+2, 2-0)* et juste après la mi-temps *(47e, 3-0)*, ce qui, mentalement, se révèle crucial. Ce sont des moments où les buts sont très importants. C'est très dur psychologiquement, cela peut faire très mal à l'adversaire. Je me souviens du huitième de finale de la Coupe du monde 2010, lorsque j'étais sélectionneur de l'Angleterre. Frank Lampard avait égalisé peu avant la mi-temps contre l'Allemagne *(1-4)*, mais le but n'avait pas été accordé car l'arbitre n'avait pas vu que le ballon avait franchi la ligne. Ce 2-2 nous aurait donné un énorme coup de boost mental.

Placé à droite, l'irrésistible Dejan Savicevic a marqué de son empreinte cette finale en signant un coup de génie d'un lob du gauche depuis l'angle de la surface de réparation.

Le troisième but signé Dejan Savicevic *(un lob d'instinct depuis le côté droit après avoir subtilisé le ballon à Nadal)*, seul un génie peut oser tenter une frappe aussi audacieuse et marquer un but pareil. C'était un lob génial, d'une position improbable. Après la rencontre, je lui ai demandé : « Comment as-tu pu penser à frapper de là où tu étais ? » Il m'a répondu : « Au moment de frapper, j'étais persuadé que ça allait faire but. » Il a fait un match extraordinaire. C'était un joueur fabuleux lorsqu'il était dans un bon jour. Il inventait des gestes, des dribbles, qui alliaient la technique et la puissance.

J'avais souvent des discussions avec Silvio Berlusconi *(le président de l'AC Milan)*, qui me demandait pourquoi je le sortais à la mi-temps, pourquoi il ne courait pas. Nous avions fini par trouver un accord entre moi, l'équipe et Savicevic, et il est devenu un titulaire indiscutable. Nous lui avons demandé d'améliorer certains déplacements sans ballon. Ses coéquipiers lui ont dit : « Nous •••

Alain de Martignac/L'Équipe - André Lecoq/L'Équipe

Marcel Desailly et Demetrio Albertini régulent le jeu milanais au milieu, ratissant de nombreux ballons. À la récupération, Desailly est chargé d'enclencher les attaques, en servant tour à tour Donadoni, Massaro et Savicevic, ou en se projetant lui-même, comme sur le quatrième but.

••• te soutenons, mais tu dois faire certaines choses en retour. » Il a accepté, et à partir de là, nous avons trouvé un équilibre fantastique.

Dans les vingt dernières minutes, les Barcelonais ont commis plusieurs violentes fautes sur lui, car ils ne savaient pas comment l'arrêter. Avec un arbitre plus sévère *(l'Anglais Philip Don était au sifflet)*, Barcelone n'aurait sans doute pas fini à onze. Au fil du match, on voyait bien la frustration du Barça, qui n'arrivait pas à nous contrer. Ils faisaient faute sur faute, certaines vraiment méchantes. Il y a eu beaucoup de cartons jaunes *(cinq, côté catalan)*, beaucoup de tension. Certains tacles auraient mérité un carton rouge. Je me souviens que dans le dernier quart d'heure, je me suis mis en colère. Pourquoi ? Parce que j'ai senti que l'on commençait à se relâcher. Nous avions perdu un peu de notre agressivité. Nous ne les mettions plus sous pression, alors qu'avant cela, nous les repoussions jusque dans leur surface. Bon, à 4-0, c'était très difficile qu'ils reviennent, même avec toute la bonne volonté du monde. Mais j'aimais ce score, je ne voulais pas qu'ils nous mettent un seul but. Et on est finalement passés près du 5-0, mais on a manqué de précision. Ce dont je suis le plus fier, c'est la personnalité avec laquelle nous avons joué cette finale."

L'IMAGE QUI RESTE
"CHEZ MOI, IL N'Y A NI COUPE NI MÉDAILLE"

"Nous avons accompli un exploit : marquer quatre buts en finale contre Barcelone, ça n'arrive pas tous les jours. Je ne suis jamais présomptueux, mais je n'ai pas aimé les propos de Johan Cruyff après le match, lorsqu'il a dit : « Nous avons fait des erreurs, nous avons offert la victoire à l'adversaire. » Encore une fois, il a refusé de reconnaître nos qualités. Je suis très reconnaissant envers mes joueurs, car ils ont appliqué tout ce que nous avions préparé et ont joué avec énormément d'humilité. Je leur mets neuf sur dix à tous, car ils n'ont rien raté.

Ils ont tout compris et ont maintenu une concentration hallucinante jusqu'à la fin. C'était une rencontre parfaite, tant dans la préparation que dans l'exécution. Tu peux préparer les matches parfaitement, mais ensuite, il faut les jouer. Je tiens à dire que notre performance ne se résume pas à notre rigueur ! On a vu sur le terrain un Milan tonique, attentif, agressif. On a aussi mis de la fantaisie dans ce match. La fantaisie, c'est ce qui fait la différence. Le but de Savicevic, c'est de la pure fantaisie. Idem sur notre deuxième but. Sans cette qualité, c'est beaucoup plus difficile.

Bien sûr, c'est un moment important dans ma carrière d'entraîneur. Cependant, je ne vis pas dans le passé. Chez moi, il n'y a ni coupe ni médaille, rien du tout. Au quotidien, je vois des gens, je pense à demain, pas à hier. Je dois d'ailleurs vous avouer que je n'ai revu ce match qu'assez récemment, alors que nous étions confinés à la maison *(pendant la crise du Covid-19)*. Comme il n'y avait plus de matches, ils rediffusaient de vieilles rencontres à la télévision et c'est là que j'ai revu cette finale pour la première et dernière fois.

Silvio Berlusconi a été élu président du conseil en Italie le jour de notre victoire, il n'était donc pas présent, pour une fois. Nous

Dejan Savicevic a été le grand artisan du cinquième des sept sacres européens de l'AC Milan.

Marcel Desailly, auteur du quatrième but, remporte sa deuxième C1 d'affilée après celle conquise avec l'OM.

André Lecoq/L'Équipe- Alain de Martignac/L'Équipe

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

nous sommes parlé au téléphone après le match et il était ravi de ce double succès inégalable : un siège de président du conseil et une Coupe d'Europe. D'ailleurs, en parlant de la coupe, je dois vous confesser qu'on l'a perdue pendant la nuit. Adriano Galliani *(le directeur général de l'AC Milan)* est allé la chercher et l'a retrouvée je ne sais où dans l'hôtel. Il a dormi avec elle.

Cela va vous sembler étonnant, mais je n'ai aucune photo de moi à Athènes avec le trophée, après notre victoire. La seule image où l'on peut me voir la tenir, c'est celle où nous descendons de l'avion à notre retour à Milan. À ce propos, savez-vous combien de personnes nous attendaient à l'aéroport de Malpensa ? Deux cents, à peine. L'aéroport était plutôt calme… À cette époque, Milan était tellement habitué à gagner des titres et des trophées que c'était devenu normal." ⬢ F. To.

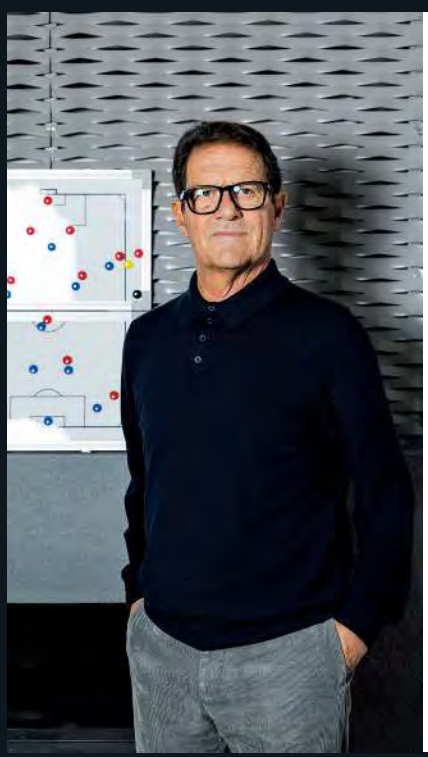
LES STATS

AC MILAN		FC BARCELONE
47 %	POSSESSION	53 %
15	TIRS	6
8	TIRS CADRÉS	2
4	CORNERS	5
14	FAUTES COMMISES	25
4	CARTONS JAUNES	5

LES BUTS

1-0 Massaro (22e, passe de Savicevic)
2-0 Massaro (45e + 2, passe de Donadoni)
3-0 Savicevic (47e)
4-0 Desailly (58e, passe d'Albertini)

Panucci, Savicevic et Tassotti entament un tour d'honneur avec le trophée.



Jean-Claude Pichon/L'Équipe

LE QUIZ DE FABIO : 3/7

"Quelles équipes aviez-vous éliminées cette saison-là avant la phase de groupes ?
Je ne m'en souviens absolument pas. (**FAUX.** Le club suisse d'Aarau, 1-0, 0-0, en 16es de finale, et les Danois du FC Copenhague, 6-0, 1-0 en 8es.) **0/1**

Vous avez fait un seul changement durant cette finale. Lequel ?
Je me souviens que Paolo Maldini s'est blessé et que j'ai dû le remplacer par Stefano Nava, qui n'a pas touché le ballon. *(Rires.)* (**VRAI.** À la 84e.) **1/2**

Combien de cartons jaunes votre équipe a-t-elle récoltés ?
Je dirais… Peut-être deux. (**FAUX.** Quatre : Tassotti, Massaro, Albertini et Panucci.) **1/3**

Qui était le capitaine du Barça ?
Je passe. Je ne sais pas répondre. (**FAUX.** José Maria Bakero) **1/4**

Quel accomplissement inédit a réussi Marcel Desailly en remportant cette finale ?
Attendez, vous parlez du fait qu'il a gagné la Ligue des champions deux années d'affilée avec deux clubs ? Ah, ça, je le sais ! C'est pour ça que je l'ai recruté. *(Sourire.)* (**VRAI.** Avec l'OM en 1993.) **2/5**

Grâce à ce nouveau titre, combien l'AC Milan comptait-il de victoires en C1 ?
Je ne sais pas. Je ne regarde jamais ce genre de choses. Ça ne m'intéresse pas. (**FAUX.** Cinq : 1963, 1969, 1989, 1990 et 1994.) **2/6**

Combien de vos joueurs ont rejoint la sélection italienne pour disputer le Mondial 1994 ?
Donadoni, Maldini, Albertini, c'est sûr. Tassotti aussi. Massaro… j'ai un doute. Si, si, Massaro. Ça fait cinq. (**VRAI,** et même sept joueurs retenus par Arrigo Sacchi, si on y ajoute Baresi et Costacurta, suspendus en finale.) **3/7**" ⬢ F. To.

Par
Théo Troude, à Varsovie (Pologne)

Photos
Étienne Garnier/L'Équipe

VARSOVIE, LE LEGIA D'HONNEUR

Au cœur des grands drames du XXe siècle, dont elle porte toujours les stigmates, la capitale polonaise vit au rythme de son club aux supporters passionnés. Et violents aussi parfois.

ATLAS

Varsovie, Pologne.
Population
1,865 million d'habitants.
Température moyenne l'hiver 0,5 °C.
Température moyenne l'été 18 °C.
Ensoleillement
7 heures par jour en moyenne.
Précipitations
99 jours par an.

Un pan de l'ancien ghetto de Varsovie se dévoile sur le chemin du stade de l'armée polonaise, l'antre du Legia (aussi appelé stade du maréchal Jozef-Pilsudski). Ses briques rouges ont tourné au noir – pour celles qui résistent – et ses fenêtres sont condamnées par du béton encore plus gris que ces nuages de début d'automne. Sur le trottoir d'en face, un autre vestige criblé de balles sert de socle à une tour de verre flambant neuve. Le centre-ville de la capitale polonaise s'est rebâti sur les ruines d'une cité bombardée, rasée, comme un tapis immaculé qu'on poserait sur une tache de sang. Mais une plaque au rez-de-chaussée de ce 11, rue Walicow vient rappeler qu'ici, entre octobre 1940 et mai 1943, jusqu'à 450 000 juifs ont été parqués sur 3 km^2. Avant la déportation de 275 000 personnes vers le camp de la mort de Treblinka, 80 kilomètres au nord-est.

Tout au long du chemin, des fresques en l'honneur du Legia Varsovie nous guident naturellement vers l'arène, au cœur du sublime parc Lazienki, véritable écrin de verdure. Ces quatre kilomètres de marche depuis l'ultra-centre ne ressemblent vraiment à aucun autre cortège de supporters. Le poids de l'histoire se fait sentir. Une atmosphère qui tranche avec la jovialité de Jakub et ses copains Bartosz, Andreusz, Piotr, Andrzej et Pawel. Nés entre 1970 et 1981, ils empruntent cet itinéraire depuis près de trente ans, à travers les quartiers de leur enfance, pour aller supporter

le Legia – “la Légion” en français –, l’ogre du foot varsovien. Pour nous faire comprendre leur identité et leur fierté, ils nous invitent à partager une vodka, la “soupe” locale.

Le Legia, né de la Première Guerre mondiale

“J’ai grandi dans un immeuble qui s’élevait juste là, pointe de la main gauche Andrzej, en utilisant la droite pour se servir une quatrième vodka en quinze minutes. Le mur du salon était tranché en deux depuis des dizaines d’années, à cause d’un obus. On vivait quasiment à ciel ouvert. Quand, gamin, je sortais pour jouer au pied de la tour, je pouvais tomber sur n’importe quoi. Un matin, j’ai trouvé de vieux restes de jambe humaine. Être de Varsovie, c’est apprendre à devenir brave et sans peur. J’aime justement le Legia parce que l’histoire du club raconte la ville et le pays.”

Pendant que nos amis enchaînent de chaleureuses “skleja” – le nom donné ici aux poignées de mains qui font un bruit net et satisfaisant –, revenons en 1914 et à nos cours d’histoire-géo. François-Ferdinand d’Autriche, héritier de l’Empire austro-hongrois, est assassiné à Sarajevo par le Serbe Gavrilo Princip. L’Autriche-Hongrie, alliée à l’Allemagne, déclare la guerre à la Serbie, soutenue par la France, le Royaume-Uni et la Russie. Les Légions polonaises – qui remplacent l’armée nationale dissoute depuis 1832 – combattent pour l’Autriche-Hongrie. Ces légionnaires profitent •••

PRATIQUE

Décalage horaire Aucun.
Distance Paris-Varsovie 1 370 km.
Vol Paris-Varsovie 2 h 20.
Prix du billet d’avion Entre 170 et 300 euros l’aller-retour.
Nuit d’hôtel Entre 20 et 200 euros.
Trajet aéroport - centre-ville 4,40 zlotys en train soit 1 euro, 52 zlotys en taxi soit 12 euros.
Ticket de transport en commun 4,40 zlotys soit 1 euro.

Ville de foot

Fort de son histoire aux racines militaires et de ses récents succès sportifs, le Legia Varsovie – sept titres de champion de Pologne depuis 2011 – jouit d'un puissant soutien populaire dans les tribunes du stade du maréchal Jozef-Pilsudski (en haut). Installé en Deuxième Division, le Polonia ambitionne de rivaliser à l'avenir avec le grand voisin et de faire briller son maillot.

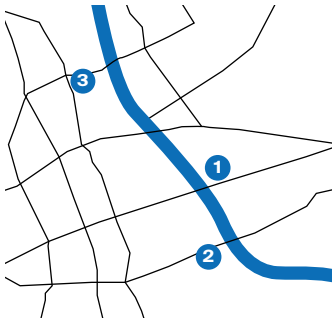
••• du peu de répit laissé par les combats pour jouer au foot sur le front de l'Est de cette Première Guerre mondiale. Le 5 mars 1916, en plein conflit, le Legia est fondé. Portée par le maréchal Jozef Pilsudski, père des Légions polonaises et de l'indépendance de 1918 (une première en cent vingt-trois ans), cette armada sera puissante jusqu'en 1939. Date de l'invasion du territoire par l'Allemagne nazie, qui a fait basculer l'Europe dans la Seconde Guerre mondiale.

Des tifos revendicateurs

Il est 19 heures, en ce samedi 28 septembre. Nous pénétrons dans le stade de l'armée pour un bouillant Legia-Gornik Zabrze en D1 polonaise, l'Ekstraklasa. Par des tifos qui ont construit leur renommée d'ultras, les supporters du Legia honorent régulièrement la mémoire des victimes et le courage des héros. Selon les classements de sites internet dédiés, leur position varie de la première à la cinquième position du top mondial pour l'ambiance. "Les supporters les plus ardents ne sont pas toujours un motif de fierté ici, surtout lorsqu'il s'agit de hooligans, mais globalement, l'Europe connaît le Legia grâce à eux", synthétise Konrad Ferszter, journaliste pour le média Sport.pl. De quoi en faire le club le plus apprécié de Pologne, mais aussi le plus détesté.

L'avant-match du soir ne nous offre que quelques banderoles ici et là. Alors, pour illustrer leur passion, nos voisins de tribune nous montrent la plus mémorable de leurs créations, dévoilée en août 2017, et qui a tourné dans le monde entier. Un tifo de trente mètres de haut, désignant un soldat nazi, pistolet sur la tempe droite d'un enfant, drapeau polonais sur le front, larme à l'œil et sang sur les joues. En dessous, ce message : "Pendant l'insurrection de Varsovie, les Allemands ont tué 160 000 personnes. Des milliers d'entre elles étaient des enfants." Un moyen fort de ne pas oublier cet événement marquant de l'histoire polonaise, le soulèvement de la capitale contre l'occupant, du 1er août au 2 octobre 1944. Nous repensons alors à la veille, à cette visite du musée de cette tragédie, inévitable quand on visite Varsovie et qu'on souhaite comprendre ses traumatismes.

Le coup d'envoi est donné, le spectacle se déroule davantage dans les tribunes que sur la pelouse. Malgré les chants généreux des 24 438 spectateurs, le Gornik Zabrze, plus grande équipe polonaise de 1955 à 1990 – et désormais emmené sur le terrain par un Lukas Podolski en préretraite à 39 ans –, parviendra à neutraliser un Legia amorphe dans le jeu (1-1). Le club titré quinze fois en D1 (un record) occupe actuellement la cinquième place du classement. Et sa qualification en quarts de finale de la Ligue Conférence contre Chelsea (match retour le 17 avril) ne saurait masquer toutes les difficultés que Jakub, le leader du



groupe d'amis rencontré avant la partie, ne manque pas de souligner depuis les tribunes.

Une instabilité chronique

"C'est paradoxal, embraye ce traducteur de métier qui offre tout son temps libre au club. Le Legia a connu sa meilleure série de résultats depuis 2011 avec sept sacres en Championnat, sept victoires en Coupe de Pologne, des participations régulières aux phases de groupes des compétitions européennes… Mais depuis que l'avocat et homme d'affaires Dariusz Mioduski est devenu l'unique propriétaire, en 2017, le sentiment est que nous sommes en train de décliner, avec une myriade de décisions discutables qui nous ont conduits à la situation actuelle. Nous n'avons pas remporté de titre de champion depuis trois ans. Le stade est presque plein pour la plupart des matches, mais sous les paillettes, la frustration est palpable."

En sept ans, le Legia a connu onze entraîneurs, et laissé des adversaires méconnus remporter les trophées à sa place. Le champion en titre, par exemple, est le Jagiellonia Bialystok, jusqu'alors absent du palmarès. "C'est la preuve que notre Championnat est très homogène dans la médiocrité, il n'y a pas d'équipes très bonnes, ni absolument mauvaises", raille Jakub. Joyeuse avant la rencontre, la bande de copains nous quitte la tête basse, tout en levant une pinte de Zywiec, une bière locale, en repensant à la période dorée du Legia, époque qui les a mariés à l'institution. "On a tous été marqués par l'épopée en Coupe des Coupes 1991, rêvasse Piotr. On avait 10 ans. En quarts, on avait éliminé la Sampdoria de Roberto Mancini *(1-0, 2-2)*, puis on n'avait pas été ridicules contre Manchester United en demies, avec un nul à Old Trafford *(1-1, après une défaite 1-3 à Varsovie)*." Nostalgie.

Le Polonia, petit poucet à l'accent français

De cette époque lointaine reste un sentiment d'appartenance. "Il est impossible de supporter un autre club à Varsovie", répètent-ils en chœur. En même temps, ici, un seul club évolue en D1. Ce qui explique que les seuls vrais rivaux du Legia soient les plus grandes équipes des autres régions, comme le Gornik Zabrze. Et pourtant, une trentaine de clubs des quartiers de la capitale évoluent dans le monde amateur, notamment le Drukarz (qui signifie "imprimeur", en référence aux travailleurs qui garnissaient jadis ses rangs), caché dans les bois derrière l'immense PGE Narodowy, l'antre de la sélection. Mais un petit poucet rêve de faire de l'ombre aux Légionnaires : le Polonia, à peine remonté en D2. Un club historique, puisqu'il s'agit du premier créé à Varsovie, en 1911. Selon la légende, depuis 1912, le Polonia joue entièrement en noir en signe de deuil vis-à-vis du partage du territoire entre la Russie, la Prusse et l'Autriche-Hongrie, près d'un siècle et demi avant la Première •••

STADES

1. Stade national ou PGE Narodowy
Avenue Ksiecia Jozefa Poniatowskiego.
Club résident
Équipe nationale, terrain neutre pour la finale de Coupe de Pologne.
Inauguration 2012.
Capacité 58 826 places.

2. Stade de l'armée polonaise ou Stade du maréchal Jozef-Pilsudski
3, rue Lazienkowska.
Club résident Legia Varsovie.
Inauguration
1930, rénové en 2010.
Capacité 31 103 places.

3. Stade Kazimierz-Sosnkowski
6, rue Konwiktorska.
Club résident
Polonia Varsovie (D2).
Inauguration 1928.
Capacité 6 852 places.

À Varsovie, la ferveur chez les fans du Legia se ressent facilement en tribunes (ci-dessus) lors des rencontres à domicile. Parmi les plus démonstratifs d'Europe, les supporters du grand club de la capitale polonaise sont aussi les plus craints de la ville, et en particulier de leurs homologues du Polonia.

••• Guerre mondiale. En vérité, le responsable de l'achat des tenues n'avait simplement pas pu trouver des jeux de maillots rayés de blanc et de noir, les deux couleurs originelles du Polonia (un nom d'ailleurs courageux dans une ville sous emprise russe à l'époque). Souvent miné par les problèmes financiers, absent du monde pro depuis un dépôt de bilan en 2013, le club revit désormais.

Dimanche, lendemain de Legia-Gornik. Il est 13 heures, ambiance radicalement différente aux abords du vétuste stade Kazimierz-Sosnkowski aux 6 800 places. Ici, près de la vieille ville, l'esprit est résolument familial et intimiste. On fête la fin de l'été avec des jeux gonflables pour les enfants, des transats et des food trucks grecs et italiens pour les parents. L'ambiance calme de cette après-midi chaude et ensoleillée ferait presque oublier que dans un peu plus d'une heure, le Polonia affrontera le surprenant leader de D2 du moment, Termalica (passé deuxième depuis).

Intimidation latente

Président du club depuis mars 2020, le Français Grégoire Nitot est un homme d'affaires normand de 48 ans, par ailleurs à la tête de la société Sii, qui développe des logiciels. Pour le Polonia, le dirigeant voit grand. "J'investis trois millions d'euros par an. On a grimpé de D4 en D2 il y a deux ans, mais l'an passé, on s'est maintenu dans les quinze dernières minutes de la saison. On va essayer d'éviter ça cette

ON DÉGUSTE QUOI ? *Vodka-soupe*

1. Pierogi
Impossible de ne pas en trouver à la carte d'un restaurant. Ces gros raviolis sont devenus le symbole de la gastronomie polonaise. Traditionnellement fourrés à la viande, à la choucroute ou aux champignons, ils se déclinent désormais à l'infini, et en dessert.

2. Barszcz
Cet autre classique peut surprendre. Couleur sang, ce potage de betteraves *(photo)* est le plus populaire dans la capitale. Il peut se consommer seul, mais on peut y plonger des haricots, des champignons ou de la viande.

3. Bigos
Le plat national garde la cote à Varsovie. Ce ragoût, généralement servi au lendemain de Noël, pèse sur l'estomac. Chou blanc, saucisse, charcuterie, champignons et haricots. Les plus audacieux y ajouteront des pruneaux.

4. Zurek
Nouvelle soupe, autre consistance. Il s'agit d'un potage aigre, à base de farine de seigle fermentée, dans laquelle mijotent une saucisse, des œufs durs et du cumin. Servi dans une miche de pain selon la formule originelle.

5. Vodka
Il est rare d'aller supporter son équipe sans avoir descendu quelques shots de ce qu'on surnomme ici "une soupe". Cette boisson alcoolisée, produit localement à grande échelle, tient carrément son musée dans la capitale.
À consommer avec modération.

année, et surtout de viser plus haut que la cinquième place actuelle. La D1 est le seul endroit où on peut être pérennes financièrement, avec des droits télé supérieurs. En D2, on perd de l'argent chaque mois. J'ai encore augmenté le budget cette année pour viser mon rêve : être l'un des plus gros clubs en Pologne, en Europe centrale, et jouer des Coupes d'Europe contre des clubs français."

Avant d'y parvenir, le Polonia a quelques obstacles à franchir. "Il nous manque une base d'entraînement, on loue encore des terrains, peste le Caennais installé à Varsovie depuis dix-huit ans. Surtout, il nous faudrait un nouveau stade, avec plus de capacité, des loges. Et je suis en train d'acheter une académie. Grâce à ces évolutions et mes investissements, j'espère qu'on mènera le club en D1 dans les deux ans qui viennent. Mais il faut ensuite le maintenir, parce qu'il est facile de faire l'ascenseur. Est-ce que j'y arriverai ? Je n'ai pas changé d'avis depuis quatre ans : il y a 50 % de chances que ça arrive, 50 % de chances que je perde tout."

Son dévouement est récompensé ce jour-là par une arène quasi comble et des chants nourris. Les deux groupes placés de chaque côté de la tribune principale ne s'arrêtent pas, même s'ils ne peuvent empêcher la défaite 0-1 de leurs protégés. Ce soutien s'arrête net en sortant du stade. Alors que nous marchons vers la sortie, Wojciech retire son maillot. "Sinon je risque de me faire frapper par les fans du Legia que je croise", lâche ce supporter et ancien salarié du club. Plus loin, devant un des food trucks du parvis, Adam enlève à son tour son écharpe. "C'est impossible de sortir avec des signes du Polonia dans cette ville."

Héros face aux nazis

Un constat accablant partagé par le président français Nitot. "Les ultras du Legia peuvent se montrer violents. C'est un réel défi d'exister face à eux. Il y a même des entreprises qui me disent : « J'appuie à fond votre projet, mais je ne voudrais pas sponsoriser le Polonia parce que j'ai davantage de clients qui apprécient le Legia. »" Le dirigeant français veut croire en une cohabitation plus pacifique en cas d'accession en D1. "J'espère que nos supporters pourront marcher dans la rue avec des maillots et des casquettes du Polonia."

Plutôt que ces tensions, nous retiendrons cet instant où les supporters du Polonia sont venus saluer Juliusz Kulesza, 96 ans, dont nous avons malheureusement appris le décès le 6 février dernier, quelques mois après notre visite. Souvent présent en tribunes, il était considéré comme une légende. Entre le 1er et le 26 août 1944, la ligne de front de l'insurrection de Varsovie se trouvait le long de la rue Konwiktorska, qui jouxte le stade. Kulesza et ses camarades ont combattu les nazis sur la pelouse du Polonia, du 20 au 22 août. De quoi mieux comprendre le surnom du club, "La fierté de la capitale". ⬢ T. Tr.

Antre du Legia, le stade du maréchal Jozef-Pilsudski accueille une ambiance électrique les soirs de match (ci-dessus). Et fait rêver en ville les jeunes générations de footballeurs. À la tête du Polonia, le Français Grégoire Nitot (ci-dessus, à gauche) aspire à une accession en Première Division pour son club à l'atmosphère plus familiale dans son stade Kazimierz-Sosnkowski (en haut, à gauche).

Bruno Guimaraes (à gauche) a commandé ses best of ; d'autres, comme Pape Ousmane Sakho (en haut), ont été sélectionnés grâce à ces montages.

COMPILS, LA FACE CACHÉE

Ces best of ou "skills" de joueurs publiés sur les réseaux occupent les nuits de monteurs amateurs. Par passion ou contre argent, ces micro-influenceurs peuvent faire ou entacher une réputation. Par Tom Bertin

On peut faire dire beaucoup de choses aux images. Surtout lorsqu'on passe des heures à les trier. Derrière les vidéos du type "Top Skills Cherki VS Paris" et "Highlights Neymar 22/23" se cachent des monteurs amateurs, qui compilent les performances de footballeurs sur YouTube, TikTok, Instagram ou X. "Les gens ne se rendent pas compte, mais les « compils » changent leur perception des joueurs", assume Ousmane, 24 ans, qui publie les siennes sur le réseau d'Elon Musk.

S'ils décident de valoriser les belles actions et de masquer les mauvaises, ces jeunes passionnés acquièrent un pouvoir : transformer parfois un joueur lambda en prodige. Et réciproquement. "L'année dernière, j'ai fait une « fake comp » *(compilation bidon)* de Mbappé pour rire. J'ai mis une musique drôle et rassemblé toutes ses mauvaises actions d'un match, regrette à demi-mot le jeune monteur, sermonné par l'entourage de l'attaquant. La compilation a récolté 15 000 likes en une heure. Forcément, ça nuit à la réputation du joueur."

Des vidéos virales

Utilisé à bon escient, leur savoir-faire peut aussi accoucher de belles histoires. Il y a deux ans, Harold Mendy, alias Sénégal Comps depuis 2020, a publié une compilation des plus belles actions de l'attaquant sénégalais Pape Ousmane Sakho, qui évoluait alors en Tanzanie. "La vidéo est montée à plus de 100 000 vues, se souvient le journaliste en recherche d'emploi. Le joueur m'a remercié, car, avant ça, personne ne parlait de lui. Ce buzz l'a même aidé à être appelé en sélection !"

L'impact et la viralité de ces vidéos ne sont pas passés inaperçus. "Quand j'ai commencé, quasiment personne n'en faisait. Depuis deux ans, ça grimpe", note Robin, alias BNS Comps. Certains joueurs, concernés malgré eux, tentent de se mettre ces micro-influenceurs dans la poche. Par des likes, des messages, des maillots, des invitations aux matches ou de l'argent. "Ils sont prêts à payer des centaines d'euros, voire des milliers", assure Ousmane. Ces hommes de l'ombre, qui, à la base, valorisent gratuitement les joueurs qu'ils apprécient, se plient alors aux demandes des footballeurs ou de leur entourage. "Ça leur offre une gran-

Pierre Lahalle/L'Équipe - Instagram papeousmane_10 - DR

Pour Mario Leo, spécialiste des réseaux sociaux, les joueurs comme Abdoulaye Ndiaye (en haut, à gauche) ont compris l'argument marketing de ces vidéos.

L'ESQUIVE DES AYANTS DROIT

Les communautés de ces monteurs amateurs peuvent disparaître du jour au lendemain. Car, en plus de batailler avec leur souris et leur clavier, ils doivent ruser pour tromper la vigilance des ayants droit des Championnats dont ils utilisent les images. L'enjeu est grand : sur la plupart des plateformes, après trois avertissements, les comptes sont définitivement supprimés. "Sur Twitter *(aujourd'hui X)*, je publiais la vidéo avec un deuxième compte puis je l'intégrais dans mon vrai tweet. Avec cette technique, j'avais très peu de chances d'avoir un avertissement", révèle Robin, alias BNS Comps. Harold Mendy a aussi ses astuces. "Le mieux, c'est de ne pas publier la vidéo le jour du match car elle se fait souvent supprimer. Le lendemain ou après, en général, ça passe. Sauf en Liga, c'est mort dans tous les cas." Sur YouTube, plus strict sur les droits, ces règles officieuses diffèrent. "Ça dépend des Championnats. Mais pour contourner, chaque action doit durer cinq secondes maximum. Pour que ça passe, on peut les mettre au ralenti, en gros plan ou avec un filtre", s'amuse celui qui alimente Sénégal Comps, après avoir déjà vu un de ses comptes supprimé à cause d'extraits du Championnat belge. ⬢ T. B.

de visibilité auprès du public et des recruteurs. Certains agents me demandent des vidéos pour vendre leur joueur auprès de clubs", explique Harold Mendy. Le gérant du compte BNS Comps se montre, lui, plus sceptique. "Je comprends l'intérêt pour un semi-pro. Mais en pro, les clubs ne vont pas le juger sur une compilation !" Certains supporters, si. "C'est un atout marketing. C'est comme les vitrines des Champs-Élysées, elles semblent magnifiques, parfaites, et ça aide à séduire le public", constate Mario Leo, analyste des réseaux sociaux dans le sport.

Le match à 25 euros

Afin de soigner leur image, certains font tourner incognito des best of, avec des montages frôlant la malhonnêteté. C'est ce qu'un international Espoirs anglais a commandé à Ousmane. "On me disait : « Coupe l'action à ce moment-là, ne mets pas celle-là. » J'ai compris qu'ils voulaient tromper les gens, que ce n'était pas une compilation pour se faire kiffer, raconte le monteur, qui a pris 200 euros pour cette vidéo supprimée peu après. C'était vicieux, il voulait que je la poste sur mon compte pour faire croire qu'il n'avait rien à voir avec ça."

"Ils voulaient tromper les gens, ce n'était pas une compilation pour se faire kiffer"
Ousmane, monteur sur X

Contre rémunération, Robin a publié des compilations à l'initiative de joueurs comme Bruno Guimaraes (Newcastle), dont l'agent payait 20 euros par match, l'international belge Romeo Lavia (Chelsea), Ludovic Blas (Rennes)… "Ça ne m'a jamais fait vivre", tempère celui qui s'est éloigné de cette activité chronophage, exercée en parallèle de son travail à l'usine. "Je prenais ce qu'on m'offrait. Mais une compil sur l'année, comme m'a demandée Lavia, c'est 200-300 euros."

Avec Sénégal Comps, Harold Mendy fait de même pour Moussa Niakhaté (Lyon), Abdoulaye Ndiaye (Brest) ou encore Formose Mendy (Lorient). Suivi par 60 000 personnes sur X et TikTok, il fixe ses tarifs à 25 euros le match et 60 quand elle en couvre plusieurs. "C'est irrégulier mais, en moyenne, je prends 300-400 euros par mois. Un bon complément !" Une somme qui sert, pour beaucoup, à payer leur abonnement à WyScout. Cette plateforme, qui télécharge chaque semaine plus de 2 000 matches, se révèle coûteuse mais essentielle. "Beaucoup se partagent des comptes ou s'en font prêter, car WyScout fait gagner un temps fou", révèle Ousmane. Mais tous s'accordent à dire que la balance argent gagné/temps passé est loin d'être positive. Pour Robin, c'est "la preuve qu'on fait ça surtout par passion". ⬢

Alain Mounic/L'Équipe - DR

LE BISON D'EUROPE

Contemporain de Michel Platini, le puissant attaquant Preben Elkjær Larsen a accompli des exploits avec le modeste Lokeren, en Belgique, l'Hellas Vérone, champion surprise d'Italie 1985, et la sélection danoise à partir de l'Euro 1984. Des performances qui lui ont valu deux podiums du Ballon d'Or.

Par Valentin Pauluzzi, à Hellerup (Danemark). Photos Paul Skovbakke/L'Équipe

"Quand j'étais en activité, j'ai toujours su que, quand ce serait fini, ce serait fini. J'ai donc acheté et revendu des entreprises. Aujourd'hui encore, j'en possède deux : je suis propriétaire, mais je ne fais rien… Je me porte bien", rassure Preben Elkjær Larsen, sourire en coin, confortablement installé dans un fauteuil du *Restaurant Address*, au cœur du Tuborg Havn. C'est dans cette marina au nord de Copenhague, où ont été construits les appartements les plus chers de tout le Danemark, qu'il vit une paisible après-carrière. "C'est dur de parler de soi-même, mais si je devais me décrire pour les plus jeunes, je dirais que j'étais un attaquant peu orthodoxe, un profil assez atypique à l'époque. J'étais physique, rapide et bon dribbleur." Il marque une pause : "Et j'avais un grand cœur."

Surnommé "le Bison", le Danois était même l'un des meilleurs joueurs européens des années 1980, classé trois fois d'affilée dans le top 4 du Ballon d'Or : troisième en 1984, deuxième en 1985 et quatrième en 1986. Il est ainsi – ex aequo avec Bernd Schuster, en 1980 et 1985 – le joueur ayant accompagné le plus souvent sur le podium Michel Platini, sacré trois fois entre 1983 et 1985. "C'était un rival, on ne se fréquentait pas durant notre carrière. On a appris à se connaître après, en jouant au golf ensemble, ici à Copenhague, quand il est venu en visite en tant que président de l'UEFA, puis en Suisse. C'était le meilleur Européen de notre génération. Moi, je ne me sentais pas parmi les meilleurs joueurs du continent. Je ne sais pas pourquoi. Je jouais bien, mais je ne me considérais pas comme une étoile, ce n'était pas ma personnalité."

Les bienfaits de l'expatriation

Il est pourtant l'un des rares à avoir tenu tête à "Platoche", que ce soit en club avec le Hellas Vérone ou en sélection avec le Danemark. "Il y a toujours eu du talent dans mon pays. Il y a eu tous ceux •••

Au cœur d'une génération dorée au Danemark dans les années 1980, Preben Elkjær Larsen a fait les beaux jours de Lokeren (à gauche, avant une rencontre à Marcel-Saupin contre Nantes en 1981) et du Hellas Vérone (à droite, face à la Sampdoria en 1987). Deux clubs où il a passé dix ans en tout. Attaquant physique et bon dribbleur, il a côtoyé sur les terrains d'Europe Michel Platini, affronté notamment en ouverture de l'Euro 1984 (à droite).

"Face aux Bleus à l'Euro 1984, c'est un match qu'on aurait pu gagner"

••• passés par la Juve dans les années 1950, mais aussi Harald Nielsen, qui a été deux fois meilleur buteur de Serie A avec Bologne *(1962-1963 et 1963-1964)*. C'est juste qu'il n'y en avait jamais eu autant en même temps." Cette densité est parfaitement illustrée par le classement du Ballon d'Or 1983. Sur 36 joueurs classés, cinq étaient danois : Sören Lerby (33e), Michael Laudrup (19e), Morten Olsen (17e), Jesper Olsen (8e) et Allan Simonsen (3e), le taulier, sacré en 1977, en attendant l'explosion de Preben, qui ne sera élu qu'une fois meilleur joueur du Danemark, en 1984.

"Cette génération dorée voit le jour pour deux raisons. La première, c'est qu'on quitte tous le pays très jeune pour aller à l'Ajax, à Anderlecht, à la Juve ou à Cologne, me concernant. La seconde, c'est qu'on a eu un sélectionneur allemand, Sepp Piontek, qui était très dur. L'Allemagne et le Danemark ont beau être deux pays voisins, ce sont deux mondes différents. Avant son arrivée, en 1979, on prenait tout à la légère, on passait notre temps à rigoler. Si on perdait 2-1 ou 1-0 contre une grosse équipe, on se disait : « Rien de grave, c'est normal. » Lui a instauré des règles très strictes, on a tous pris des amendes pour des retards et on a mûri petit à petit. Le déclic a été une victoire 3-1 contre l'Italie lors des qualifications pour la Coupe du monde 1982. En fait, à chaque fois qu'on tapait un gros, c'était une première."

Le boss de Lokeren

C'est justement en battant enfin l'Angleterre (1-0, à Wembley) que le Danemark se qualifie pour l'Euro 1984 et participe à la première grande compétition internationale de son histoire, affrontant la France lors du match d'ouverture au Parc des Princes : "Un match qu'on aurait pu gagner. On perd sur un but sale *(frappe déviée de Platini, 78e)* et Simonsen se casse la jambe sur une intervention de Le Roux." Malgré l'absence du petit ailier et une attaque recomposée avec Michael Laudrup avancé d'un cran, les Danois infligent une lourde défaite à la Yougoslavie (5-0) lors du match suivant.

Le classement de 1985

1. **Michel Platini** (FRA, Juventus), 127 points
2. **Preben Elkjær Larsen** (DAN, Hellas Vérone), 71 pts
3. **Bernd Schuster** (RFA, FC Barcelone), 46 pts
4. **Michael Laudrup** (DAN, Lazio, Juventus), 14 pts
5. **Karl-Heinz Rummenigge** (RFA, Inter), 13 pts
6. **Zbigniew Boniek** (POL, Juve, AS Rome), 12 pts
7. **Oleg Protasov** (URSS, Dniepropetrovsk), 10 pts
8. **Hans-Peter Briegel** (RFA, Hellas Vérone), 9 pts
9. **Bryan Robson** (ANG, Manchester United), 8 pts
–. **Rinat Dassaïev** (URSS, Spartak Moscou), 8 pts
11. **Rudi Völler** (RFA, Werder Brême), 7 pts
12. **Luis Fernandez** (FRA, PSG), 6 pts
–. **Sören Lerby** (DAN, Bayern Munich), 6 pts
14. **Rafael Gordillo** (ESP, Real Madrid), 5 pts
–. **Ian Rush** (GAL, Liverpool), 5 pts
16. **Emilio Butragueno** (ESP, Real Madrid), 4 pts
17. **Fernando Gomes** (POR, FC Porto), 4 pts
18. **Harald Schumacher** (RFA, FC Cologne), 3 pts
–. **John Sivebæk** (DAN, Vejle), 3 pts
–. **Neville Southall** (GAL, Everton), 3 pts
21. **Lajos Detari** (HON, Honved Budapest), 2 pts
–. **Alain Giresse** (FRA, Bordeaux), 2 pts
–. **Vahid Halilhodzic** (YOU, Nantes), 2 pts
–. **Tibor Nyilasi** (HON, Austria Vienne), 2 pts
–. **Peter Reid** (ANG, Everton), 2 pts
–. **Peter Shilton** (ANG, Southampton), 2 pts
–. **Graeme Souness** (ECO, Sampdoria), 2 pts
–. **Pat Jennings** (ILN, Tottenham), 2 pts

Bildbyrån/Icon Sport - Per Kjærbye/fodboldbilleder/Icon Sport - L'Équipe - Buzzi/Imago/Psnewz

La qualification pour les demi-finales se décide contre la Belgique. "J'inscris le but du 3-2 définitif. Si Jean-Marie Pfaff avait joué le ballon, il aurait pu stopper mon action, mais il a cherché à me rentrer dedans parce qu'on était de grands rivaux en club. Il m'a même entaillé sur le côté de la jambe. Lui était le gardien de Beveren *(jusqu'en 1982, avant de rejoindre le Bayern)* et moi l'attaquant de Lokeren, deux villes très proches *(à l'ouest d'Anvers)*."

Elkjær Larsen a déjà 27 ans et évolue en Belgique depuis six saisons : "Bruges, le Standard, Anderlecht allaient loin en Coupes d'Europe. Les meilleurs Belges ne quittaient pas le Championnat. Lokeren était une petite ville, mais le président avait beaucoup d'argent, puisqu'il avait fait fortune dans l'industrie du plastique. Il n'avait pas eu d'enfant, alors il me considérait comme son fils." Associé au talentueux Polonais Grzegorz Lato, meilleur buteur du Mondial 1974, il hisse ce petit club des Flandres, liquidé judiciairement en 2020, à la deuxième place du Championnat et en finale de la Coupe nationale en 1981. Le summum de l'histoire des Noir, Blanc et Jaune, qui participent aussi trois fois d'affilée à la Coupe de l'UEFA et disputent un quart de finale. Elkjær Larsen inscrit plus de 100 buts pour cette formation. C'est là-bas qu'il rencontre son épouse, Nicole.

"Le Paris-SG était intéressé, mais les dirigeants du Hellas Vérone sont venus à mon hôtel à 3 heures du matin"

"Piontek me surnommait le boss de Lokeren ! J'étais le seul joueur de la sélection à avoir inséré une clause dans mon contrat pour être libéré lors des matches du Danemark. C'est à la mort du président Étienne Rogiers que j'ai été vendu. Le PSG était intéressé, mais les dirigeants du Hellas sont venus à mon hôtel à 3 heures du matin. J'ai signé mon contrat pendant l'Euro. La Serie A, c'était comme la Premier League aujourd'hui, le top ! Même si, quand j'ai demandé à *(Michael)* Laudrup qui jouait à la Lazio : « Alors, c'est comment, Vérone ? », lui m'a répondu ironiquement : « Vérone ? Belle ville ! »"

Le Scudetto en poche

Le Danemark sort finalement de l'Euro en demi-finales, éliminé par l'Espagne (1-1, 4-5 aux t.a.b.). Elkjær Larsen est le seul à manquer son tir au but : "C'est de ma faute. Moi, c'est passé, les Danois, je ne sais pas, y en a plus d'un qui a jeté sa télé par la fenêtre ! J'étais pourtant un bon tireur, je n'en ai loupé que deux dans ma carrière, tous en sélection. On manquait évidemment d'expérience : on est passés de zéro tournoi international à une demi-finale où l'on menait 1-0 avec d'autres grosses occasions. Je conserve quand même le fabuleux souvenir des stades français remplis de Danois et des points presse avec les journalistes. On était assis dans l'herbe après l'entraînement, on papotait, ils étaient surpris qu'on soit si ouverts."

Quelques semaines plus tard, il débarque donc au Hellas Vérone, en même temps que Karl-Heinz Rummenigge à l'Inter, Socrates à la Fiorentina ou encore Diego Armando Maradona à Naples, qu'il bat lors de la première journée •••

Buzzi/Imago/Psnewz - Per Kjærbye/ fodboldbilleder/Icon Sport

••• (3-1). Les Gialloblu ne céderont jamais leur place de leader, ils remportent leur unique Scudetto (saison 1984-1985), l'un des plus grands exploits de l'histoire du Championnat italien : "Ça a matché tout de suite, ça arrive dans certaines équipes. Il y avait une bonne base de joueurs qui évoluaient ensemble depuis plusieurs années, beaucoup de revanchards *(Galderisi, Fanna, Di Gennaro, Marangon)*. Mais ça man-

Preben Elkjær Larsen
67 ans. Né le 11 septembre 1957 à Copenhague (Danemark). 1,82 m ; 74 kg. Attaquant international danois (69 matches, 38 buts).

Parcours de joueur
Vanlöse (janvier-novembre 1976), FC Cologne (novembre 1976-février 1978), Lokeren (février 1978-1984), Hellas Vérone (1984-1988), Vejle (1988-1990).

Palmarès de joueur
Championnat d'Italie 1985 ; Coupe d'Allemagne 1977.

Parcours d'entraîneur
Silkeborg (1995-décembre 1996).

Palmarès d'entraîneur
Coupe Intertoto 1996.

Horstmüller/Imago/Psnewz - L'Équipe

Forgé à l'école allemande, sous les couleurs de Cologne (à gauche en 1976), Preben Elkjær Larsen s'est imposé plus tard au niveau international. Peu impressionné par l'adversité, même de la part de défenseurs soviétiques (ici en 1985), le puissant attaquant danois empilait les buts. Après sa carrière, il est devenu un consultant apprécié des médias de son pays. Preben vit aujourd'hui une paisible retraite à Tuborg Havn, une marina au nord de Copenhague (en bas à droite).

quait de force physique, alors ils ont recruté Hans-Pieter Briegel *(à Kaiserslautern)* et moi. Hans était mon voisin sur les collines de Bardolino, au-dessus du lac de Garde. On allait ensemble à l'entraînement tous les jours, et on est tout de suite entrés dans la mentalité de l'équipe… sauf pour le verre de vin au repas de midi avant chaque match de Championnat ! *(Rires.)*"

La rivalité avec la Juve de Platini

Elkjær Larsen domine les plus grands stoppeurs de l'époque depuis son aile gauche et inscrit huit buts, dont celui décisif à Bergame (1-1 contre l'Atalanta) et un, iconique, en début de saison contre la Juventus, tenante du titre : "Mon gardien dégage, je récupère le ballon à la moitié du terrain, je cavale, je dribble deux défenseurs, dont un qui me déchausse sans le faire exprès, je me débarrasse de mon crampon et je conclus. Ce qui est important, ce n'était pas tant le but en soi, en chaussette, mais d'être à 2-0. Car, à l'époque, en Serie A, ça signifiait match gagné."

Le Hellas retrouve la Vieille Dame en huitièmes de C1, en novembre 1985. Menés 1-0 (0-0 à l'aller), les Véronais se voient refuser un penalty évident par Robert Wurtz pour une main d'Aldo Serena. Les protestations sont véhémentes et Elkjær Larsen mime un chèque signé à l'arbitre français : "Mais non, je lui ai demandé son numéro de téléphone", retrace-t-il aujourd'hui, malicieux. "J'aimais bien cet arbitre, c'est dommage, mais il nous a volés sur ce match, il a fait des choses incroyables. D'ailleurs, il n'a plus jamais arbitré en Coupe d'Europe après *(hormis un 32e de C3 en 1986)*." La Juve de Platini passe (2-0). Est-ce le tournant dans l'attribution du Ballon d'Or 1985 ? "Peut-être. Je me souviens que *la Gazzetta dello Sport* citait tout le temps mon nom parmi les favoris. C'est comme ça que j'ai su qu'on approchait de la date du verdict. Cette année-là, j'ai aussi été meilleur buteur des qualifications pour la Coupe du monde avec huit buts." Rookie comme à l'Euro 1984, la "Danish Dynamite" fait encore forte impression au Mexique avec des victoires contre la RFA (2-0), l'Écosse (1-0) et l'Uruguay (6-1) en phase de groupes. Contre ces derniers, l'attaquant véronais inscrit un triplé et délivre deux passes décisives : "On était très forts, on pouvait aller en finale. C'est la plus grande déception, on a encore perdu contre l'Espagne. On menait 1-0, puis on se fait rejoindre sur une mauvaise passe en retrait de Jesper Olsen en fin de première période. On encaisse un deuxième but en début de seconde. Il restait une demi-heure, il y avait le temps, mais on a perdu la tête, tout le monde attaquait, même nos défenseurs." Le Danemark s'incline 5-1 et sort dès les huitièmes.

Un podcast sur l'actualité du Hellas Vérone à son nom : "Les fils de Preben"

Entre-temps, le conte de fées à Vérone s'est déjà terminé. "Sincèrement, après avoir gagné le Scudetto, avec Briegel, on s'est dit : « L'an prochain, on le regagne, on est trop forts. » Mais je ne savais pas qu'on allait commencer à vendre nos meilleurs joueurs : Marangon et Fanna sont partis à l'Inter, notre gardien Garella à Naples. On finit dixième la saison suivante." Pour les supporters gialloblu, il reste le joueur le plus emblématique de cette épopée sans lendemain. Un podcast sur l'actualité du Hellas porte d'ailleurs son nom : "Figli •••

Per Kjærbye/fodboldbilleder/Icon Sport - Pierre Lablatinière/L'Équipe

Sur les traces de ...

Avec Jesper Olsen (à gauche) et Allan Simonsen (à droite), vainqueur du Ballon d'Or en 1977, Preben Elkjær Larsen formait un trio de choc sur le front de l'attaque danoise. De la dynamite.

... di Preben" (Les fils de Preben). "Je me suis rendu compte de la portée de l'exploit vingt ans plus tard, quand on continuait à m'en parler inlassablement. J'ai gardé une maison là-bas pendant trente-cinq ans. Mon fils Max est né à Vérone. Si j'ai un coup de nostalgie, hop, je prends l'avion et deux heures après, je suis là. Le maire m'a fait citoyen d'honneur en 2018. Cette année, on va fêter les 40 ans du Scudetto, ça va être encore plus fort. On a un groupe WhatsApp avec les anciens, mais on a perdu Garella *(décédé en 2022)*. Je pense qu'au-delà des buts importants, les Véronais apprécient ma personnalité. J'ai toujours parlé avec tout le monde, j'aime bien déconner, je suis comme eux."

Il omet toutefois un détail important : quand ses coéquipiers partaient dans d'autres clubs plus huppés, lui refusait d'être transféré dans une autre équipe italienne. "C'est vrai, à un moment, la Roma me voulait notamment." Elkjær Larsen s'en va à l'été 1988 sur un quart de Coupe de l'UEFA (contre le Werder Brême, 0-1, 1-1), là aussi historique, et rentre dans le petit royaume scandinave, à Vejle, douze ans après l'avoir quitté pour une première expérience à l'étranger, chez le grand FC Cologne : "J'avais été repéré dans un match des U18 contre l'Allemagne. Tous les entraîneurs de Bundesliga étaient venus pour dénicher des talents peu onéreux. Au Danemark, je payais presque pour jouer, là, je touchais un salaire. Mais la marche était trop haute. Il y avait deux entraînements par jour et, après chaque séance, l'entraîneur *(Hennes)* Weisweiler me faisait faire trente minutes de musculation. J'ai joué un peu au début, j'ai rencontré une amie danoise, j'ai commencé à sortir, je me suis blessé. Weisweiler en a eu marre, je m'en vais à quelques mois du doublé Coupe-Championnat *(en 1977-1978, auquel il ne prendra pas part)*."

Un consultant très apprécié

À Vejle, Elkjær Larsen joue peu, usé par mille batailles contre les robustes défenses italiennes et européennes. "J'avais beaucoup de problèmes musculaires, tout le monde m'observait : « Aaaah, il s'est encore claqué. » Il y avait trop de pression." Il raccroche les crampons à l'été 1990. Deux ans plus tard, le Danemark remporte l'Euro à la surprise générale. "J'ai commenté la compétition à la télé danoise, je n'avais que 35 ans, mais aucun regret. Je n'y arrivais plus." Plus de trente ans après, il est toujours un consultant très apprécié, après avoir tenté une carrière d'entraîneur. Une unique expérience à Silkeborg, entre 1995 et 1996, remportant la Coupe Intertoto. "J'ai voulu essayer, mais ce n'était pas pour moi. Trop de stress, de nervosité..." Même son rôle à la télé, il l'appréhende avec un certain détachement. "Je ne connais pas tous les joueurs danois, ils partent tous très tôt à l'étranger. Pour avoir une bonne sélection, il faut 25 bons joueurs, ce n'est pas toujours le cas. Là, on est sur un changement de génération. *(Pierre-Émile)* Höjbjerg à l'OM ? Oui, j'aime bien."

"Les Véronais apprécient ma personnalité. J'aime bien déconner"

Puis il retourne vaquer à ses occupations, à quelques encablures d'ici. "Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, c'est toujours mieux à la maison", promet un proverbe danois. "J'ai la chance que tout le monde me connaisse au Danemark. Si on te connaît, la vie est plus facile", conclut-il, heureux comme tout et presque inconscient d'avoir autant marqué son époque. ⬢ V. P.

Per Kjærbye/fodboldbilleder/Icon Sport

Nom Muabi
Prénom Sylvie Meya
Âge 40 ans
Pays République démocratique du Congo

Média Top Congo FM
Club préféré Real Madrid
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 1

Son "score" (nombre de fois où elle a donné le vainqueur final) 0/1

"J'ESPÈRE UNE PAIX DURABLE GRÂCE AU DIALOGUE"

"C'est une grande fierté d'être jurée du Ballon d'Or masculin, pas seulement en tant que journaliste, mais aussi en tant que femme. Dans un pays où il y a plus de 5 000 journalistes, c'est moi qui ai été choisie. J'en profite pour un peu sensibiliser les autres femmes. Ce qui est compliqué pour nous, si je peux le dire ainsi, c'est que, souvent, on n'ose pas. Je pense que les femmes doivent aller chercher ce qu'elles méritent et surtout qu'elles le fassent sans complexe. Aujourd'hui, au pays, je suis à la tête de la commission de la presse de la Ligue nationale de football. Donc, je suis au-dessus de plusieurs hommes et beaucoup sont plus âgés que moi. Mais voilà, je pense que je mérite d'être là. Après mon vote *(quatre joueurs du Real - Vinicius Jr., Bellingham, Carvajal, Kroos – aux quatre premières places),* j'ai reçu quelques reproches. Comme les Congolais sont pro-Madrid ou pro-Barcelone, un camp n'était pas d'accord avec moi ! Ici, cette récompense est adulée.

Je commente aussi les matches de l'équipe nationale pour la radio. La sélection, justement, a été demi-finaliste de la dernière Coupe d'Afrique des *nations (contre la Côte d'Ivoire, 0-1).* Mais, lors de la prochaine CAN *(au Maroc, décembre 2025-janvier 2026),* le Graal semble encore un peu loin *(la RD Congo, alors Zaïre, a remporté deux fois l'épreuve en 1968 et 1974).* Parce que beaucoup de nations ont progressé. D'autres sont restées égales à elles-mêmes. On a les moyens, mais il faudra y aller étape par étape.

Le sélectionneur français, Sébastien Desabre *(48 ans),* est très apprécié. On l'a pratiquement « congolisé », si je peux utiliser ce verbe-là. Il y a ceux qui l'appellent « Tatu Seba » que l'on peut traduire par « Papa Seba ». D'autres le surnomment carrément Sébastien « Kalonji », un nom très local. Le Championnat, lui, a beaucoup régressé par manque de moyens. Il y a quelques années, avant la crise sanitaire du Covid-19, il était pratiquement dans le top 5 des Championnats nationaux au niveau africain. Aujourd'hui, il est sorti du top 10. Et avec ce qui se passe au Nord et au Sud-Kivu *(conflit entre les forces armées congolaises et l'AFC-M23, rebelles soutenus par le Rwanda),* les équipes de cette région, comme les Dauphins Noirs de Goma ou l'Étoile du Kivu, ne peuvent plus se déplacer et accusent beaucoup de matches de retard. J'espère qu'une paix durable viendra grâce au dialogue, notamment pour que le ballon puisse continuer de tourner dans ce coin-là." **Josué Charlos**

"Le sélectionneur français, on l'a « congolisé »"

Illustration Laura Acquaviva

PARMI LES ÉTOILES

Son petit accent bordelais rappelait ses origines. Son sourire permanent illuminait son visage. Pendant plus de trente ans, de 1983 à 2014, Vincent Machenaud a éclairé de sa bonne humeur les rédactions de *L'Équipe* puis de *France Football,* après avoir fréquenté celle de *But !.* Vincent tutoyait les plus grands de la galaxie foot, qu'ils se nomment Ronaldo (ci-dessus), Kaká ou Messi, mais n'était jamais avare de bons mots ou de conseils envers ses plus jeunes collègues. Vincent s'est éteint le 30 mars, à 71 ans des suites d'un cancer. *FF* présente ses condoléances à sa famille et ses proches.

Bruno Fablet/L'Équipe

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN
99€
au lieu de ~~179€~~

plus de **44 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football livré** directement **chez vous,** chaque mois.
- + **Tous les articles** de L'Équipe numérique **en illimité.**
- + Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- + **Le meilleur du foot international en direct vidéo** sur la chaîne L'Équipe live foot : Matches internationaux, Serie A, Coupes d'Espagne et d'Italie.
- + Accès à **toutes nos créations originales L'Équipe explore :** documentaires, podcasts et longs-formats.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~179~~ €.

Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

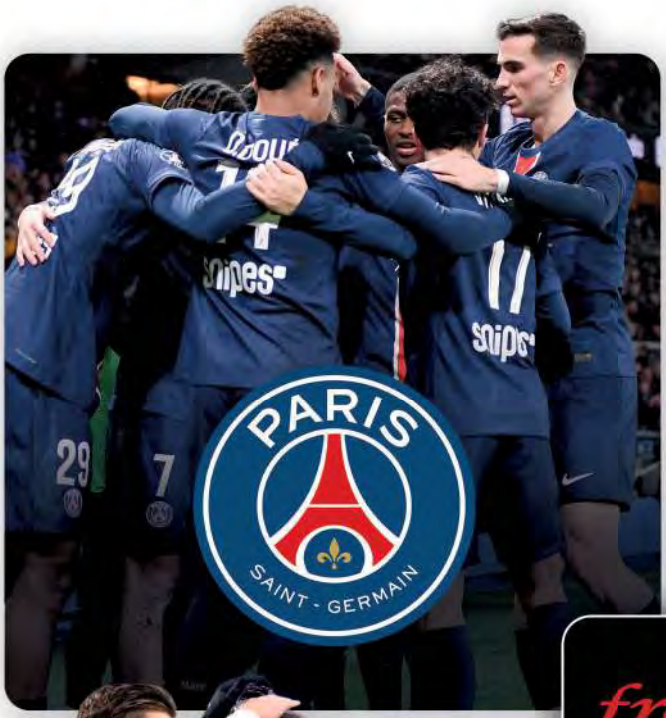
☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 30-06-2025 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 179€ pour 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2025**

free soutient le **foot français**



free FOOT

crédit photo : Jordan Bourreau Prieto / FCGB

free FOOT

Scannez-moi

Toute l'actualité de nos clubs partenaires !

Interviews exclusives, coulisses inédites, directs en bord-terrain...

Offre soumise à conditions. Rendez-vous sur free.fr